



Universidad
Zaragoza



Facultad de
Filosofía y Letras
Universidad Zaragoza

Trabajo Fin de Grado

Traduction et analyse de *La garantie* d'Emmanuel
Bove

Autor

Camila Belén Granado Décima

Director/es

Azucena Macho Vargas

Grado en Lenguas Modernas
Facultad de Filosofía y Letras
Curso 2021-2022

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction et contextualisation du sujet développé.....	3
2. Théorie de la traduction.....	5
2.1 Quelques approches théoriques: définitions et objectifs.....	5
2.2 La tâche du traducteur.....	8
2.3 Types de traduction.....	11
2.4 Spécificités de la traduction littéraire.....	12
3. Emmanuel Bove: vie et œuvre.....	15
4. Problématique de la traduction et solutions.....	18
4.1 Aperçu global.....	18
4.2 Problèmes spécifiques: classification.....	21
4.2.1 Problèmes linguistiques.....	23
4.2.1.1 Problèmes lexico-sémantiques.....	23
4.2.1.2 Problèmes syntaxiques.....	25
4.2.2 Problèmes extra-linguistiques.....	26
4.2.2.1 Problèmes de temporalité.....	26
4.2.2.2 Problèmes de toponymes.....	28
4.2.3 Problèmes instrumentaux.....	30
4.2.4 Problèmes pragmatiques.....	31
5. Conclusión.....	34
6. Références bibliographiques.....	36
ANNEXE 1: TEXTE SOURCE.....	38
ANNEXE 2: TEXTE CIBLE.....	51

1. Introduction et contextualisation du sujet développé

Ce travail de fin d'études consiste en une traduction originale d'un texte littéraire français du XXe siècle. Ainsi, cette traduction directe du français vers l'espagnol est basée sur un conte intitulé *La Garantie* appartenant à un recueil de contes nommé *Monsieur Thorpe* publié en 1929 et écrit par l'auteur français Emmanuel Bove.

Le choix de ce thème est dû au désir de faire connaître un auteur vaguement reconnu et connu en Espagne: Emmanuel Bove. Pour ce faire, j'ai considéré que la meilleure façon d'atteindre mes objectifs était au moyen d'une analyse et d'une traduction de l'un de ses contes. Une traduction dans ma langue maternelle comme base de ce travail m'a permis de montrer les traits caractéristiques de l'auteur puisque la traduction n'est pas seulement la clé du développement de la communication et de la cognition des sociétés du monde entier, mais aussi, et dans mon cas, elle a donné lieu à une grande connaissance, parmi différentes langues et cultures, des œuvres littéraires, des chefs-d'œuvre et des grands auteurs internationaux.

Ce projet est organisé en plusieurs sections qui représentent un parcours allant d'une théorie plus objective sur le sujet à une exposition personnelle de tout ce que le processus de traduction implique. Ainsi, bien qu'il y ait plus de sections dans la table des matières, j'ai décidé de diviser le corps du travail en trois parties clairement différenciées qui me permettront de refléter un parcours des éléments que j'ai considérés les plus importants.

La première partie consistera en une approche de la théorie de la traduction. Dans cette section, j'aborderai quelques définitions proposées par certains auteurs, les objectifs, la tâche propre du traducteur (essentielle pour obtenir une traduction de qualité) ainsi que les types de traduction: différences par rapport au reste des domaines et les spécificités de la traduction littéraire.

La deuxième partie traitera d'une courte biographie de l'auteur Emmanuel Bove et d'un bref aperçu de ses œuvres les plus connues du siècle dernier et de celles qui commencent à être connues de nos jours. J'aborderai ensuite quelques informations précieuses sur *Monsieur Thorpe* et un bref synopsis de l'un de ses contes, qui est celui que je traduis : *La Garantie*. Cette partie est essentielle pour faire connaissance avec l'auteur et pour contextualiser l'œuvre sur laquelle le travail est élaboré.

La troisième partie, qui est la plus volumineuse, englobe un large éventail des problèmes que j'ai rencontrés au cours de la traduction et qui seront organisés par groupes et selon la classification qu' Amparo Hurtado Albir nous fournit dans son ouvrage *Traducción y Traductología* (2001). Ces difficultés seront accompagnées de leurs solutions respectives, des justifications de leur choix et de la technique de traduction utilisée dans chaque cas.

Le travail se terminera par une conclusion personnelle sur ce que la réalisation de ce travail de fin d'étude a entraîné pour moi et d'un bref résumé du projet en question. Je présenterai une bibliographie avec les ouvrages et les sites Internet consultés. En annexe, je joindrai la traduction du texte source et du texte cible car, pour des raisons d'espace, je dois la placer dans cette section.

2. Théorie de la traduction

2.1 Quelques approches théoriques: définitions et objectifs

La traduction, en tant que discipline, fait l'objet d'études depuis des décennies, voire des siècles. Bien que de nombreuses informations et données puissent être trouvées depuis le Moyen Âge, son étude et sa définition sont encore en cours de développement aujourd'hui, car les bases scientifiques et les caractéristiques particulières n'ont pas encore été établies.

Ainsi, de nombreux auteurs et des études ont tenté de donner une explication exacte et bien que certains soient d'accord dans leurs explications, en règle générale il n'y a presque jamais d'unanimité d'opinions sur ce qu'est réellement la traduction et sur ses objectifs: chaque auteur a tendance à mettre l'accent sur l'aspect et l'objectif qui lui semblent les plus importants ou qu'ils croient mieux définir la traduction. Nous constatons qu'il y a une division d'opinions parce que les uns considèrent davantage l'aspect linguistique, les autres envisagent plutôt l'aspect extralinguistique et d'autres prennent plus en compte l'aspect communicatif du processus.

De manière globale, dans le cadre de mes recherches, j'ai trouvé deux types de définitions: d'une part, une définition personnelle de chaque auteur consulté et, d'autre part, des définitions que ces mêmes auteurs tirent d'autres collègues, français ou espagnols, qui ont également traité le sujet de la traduction. Il y a donc, un grand intérêt de la part des spécialistes pour obtenir une définition exacte.

De cette façon et en tenant compte de ce qui précède, ces auteurs nous fournissent un large éventail de possibilités que nous, en tant que lecteurs et étudiants, pouvons prendre en compte et choisir celle qui nous semble la plus importante et appropriée. Et c'est ce que je vais faire. Pour des raisons d'espace et de priorités, je vais présenter directement les définitions qui, à mon avis, sont les plus précises et, enfin, j'exposerai les objectifs de cette discipline en m'appuyant sur deux auteures qui en parlent largement.

Tout d'abord, par rapport aux définitions que je considère les plus réussies, je vais refléter celles de deux auteures. Par exemple l'auteure Amparo Hurtado Albir, dans son étude *Traducción y Traductología* (2001) définit le terme traduction en tenant compte des trois

caractéristiques les plus importantes qui définissent la traduction: le texte, l'acte de communication et l'activité cognitive d'un sujet (2001:41):

“(…) un proceso interpretativo y comunicativo consistente en la reformulación de un texto con los medios de otra lengua que se desarrolla en un contexto social y con una finalidad determinada” (Hurtado Albir 2001, p. 41)

En outre, dans cette même étude, Hurtado Albir ajoute six principes qui régissent la traduction (2001 : p. 31 - 37):

1. **La primauté de la communication et la pertinence de la langue cible** (Hurtado Albir 2001, p.31).
2. **L'actualisation textuelle: le sens** (Hurtado Albir 2001, p.31).
3. **L'intervention du contexte** (Hurtado Albir 2001, p.33).
4. **Les aspects culturels et les destinataires de la traduction** (Hurtado Albir 2001, p.34, 35): cela implique de respecter le contexte culturel de chaque culture afin que le destinataire de la traduction puisse recevoir le même effet que le destinataire du texte original.
5. **L'importance de l'attribution textuelle et le but de la traduction** (Hurtado Albir 2001, p.36).
6. **La traduction en tant que processus mental** (Hurtado Albir 2001, p.37): basé sur une grande capacité de compréhension du texte source et sa réexpression dans la langue cible.

Rosario García López dans son étude *Guía didáctica de la traducción de textos idiolectales* (2004) met l'accent sur le fait que traduire est un processus herméneutique - cognoscitive - communicative et elle dit ce qui suit:

“Traducir es, pues, facilitar la comunicación entre culturas, es decir, entre las intenciones y percepción del mundo del autor de un texto, el original, producto de una experiencia concreta y única, y un receptor cuya *tradición* es igualmente específica. (...)” (García López 2004, p. 20)

Troisièmement, les objectifs de la traduction sont aussi divers que sa définition: sa finalité varie en fonction des objectifs à atteindre par chaque individu. Cependant, s’il y a bien une chose sur laquelle on s’accorde, c’est que l’objectif universel de la traduction est l’activité communicative entre différentes langues. En plus, Amparo Hurtado Albir ajoute deux autres hypothèses de base qui résumeraient la pensée du reste des spécialistes : la traduction existe en raison de la différence entre deux langues et en tant qu’activité adressée aux destinataires qui ne connaissent pas la langue et la culture de la langue source (Hurtado Albir 2001, p.28).

En conclusion de cette approche théorique de la traduction, je souhaiterais ajouter que, malgré les divergences de points de vue que j’ai exposées, tous les spécialistes s’accordent sur deux points essentiels: d’une part, que la traduction n’est pas une affaire de bases fixes mais qu’il s’agit plutôt d’un ensemble de formulations théoriques (comme un ensemble de définitions toutes correctes) et, d’autre part, qu’ils considèrent tous la traduction comme un art à part entière. Pour clore cette première section qui me sert d’introduction, je voudrais laisser une citation de l’auteure Mercedes Tricás Preckler dans son ouvrage *Manual de Traducción* sur l’établissement d’une base purement théorique pour cette discipline et qui, je crois, résume parfaitement le conflit présenté:

“La base puramente práctica de esta actividad y la multiplicidad de funciones comunicativas impiden que cualquier ciencia establezca unos límites excesivamente rígidos”. (Tricás Preckler 1995, p. 28)

2.2 La tâche du traducteur

La tâche du traducteur est essentielle pour que la traduction soit possible. Bien qu'une base théorique fixe de cette discipline soit importante pour qu'elle soit considérée en tant que telle, le traducteur y joue un rôle pertinent et inamovible. C'est lui qui doit posséder les connaissances, les outils et la volonté de traduire un texte source en un texte cible, avec tout ce que cela implique. Sa tâche est tellement indispensable que de nombreux auteurs tels que Mercedes Tricás Preckler, Amparo Hurtado Albir, Rosario García López, etc. ont consacré une section entière de leurs études à la description de son travail et des connaissances qu'il doit avoir avant et après la traduction pour la réalisation d'un travail de qualité.

Dans cette section, je vais décrire certaines des conditions préalables que le traducteur doit avoir, car ce sont les plus importantes pour obtenir un résultat, sinon excellent, du moins de qualité. Après les recherches que j'ai effectuées, je suis arrivée à la conclusion qu'il existe trois points essentiels qui ont une incidence directe sur le travail et la réflexion que le traducteur doit adopter face à un texte : l'objectif réel qu'il poursuit, l'identification du genre à traduire et la modalité du texte à traduire. Ce sont des étapes préliminaires fondamentales pour savoir à quel type de texte nous avons affaire et ce que nous voulons en faire.

En laissant de côté cette considération précédente, il est important de souligner que tous les auteurs insistent sur le fait que le traducteur doit posséder ce qu'Amparo Hurtado et d'autres auteurs appellent la "compétence de traduction" (Hurtado Albir 2001, p. 382) ou, comme Lowe (1987:57) l'appelle aussi "habileté traductrice", entendue comme la compétence, l'habileté ou nous pourrions aussi appeler la capacité de traduction que le traducteur doit posséder et qui est une condition sine qua non pour pouvoir développer le processus de traduction et obtenir un résultat optimal dans le texte cible.

Cela ne signifie pas, tant s'en faut, que toute personne connaissant deux langues peut effectuer une traduction. La tâche du traducteur va bien au-delà de la connaissance des langues, et j'irais même jusqu'à dire que cette connaissance n'est que la partie émergée de l'iceberg du processus de traduction. Mercedes Tricás Preckler, par exemple, dans son étude souligne ce phénomène :

“(…) conocer bien una lengua extranjera y poseer una buena competencia traductora son dos cosas muy distintas. Si bien la primera es una condición previa para la segunda, la competencia traductora exige el dominio de unas técnicas interpretativas bien definidas y alejadas de la capacidad de comunicar en una lengua que no es la propia”. (Tricás Preckler 1995, p.19)

La dénomination "compétence de traduction" fait référence au travail du traducteur dans son ensemble, car elle englobe toutes les connaissances et compétences clés que le traducteur possède à tous les niveaux, et pas seulement au niveau de la langue. De tous les auteurs consultés, c'est Mercedes Tricás Preckler qui, dans son étude, synthétise et résume le mieux le travail du traducteur en trois points essentiels :

- **Comprendre / interpréter** : “(…) para luego poder convertirse en locutor de un nuevo mensaje que pretenda recubrir el mismo espacio semántico y reproducir funciones comunicativas similares” (Tricás Preckler 1995, p.20)
- **Ré-exprimer**: “(…) desarrollar las competencias “expresivas y redactoras” a fin de conseguir reconstruir un texto que reproduzca, lo más fielmente posible, el primitivo acto de comunicación, recogiendo una intencionalidad similar y unas características funcionales equivalentes” (Tricás Preckler 1995, p.20)
- **L'évaluation du résultat**: “(…) ser capaz de realizar el proceso que tiene como misión confrontar el texto creado por el traductor con el producto primitivo, evaluando las ganancias y las pérdidas, y corrigiendo, en la medida de lo posible, las desviaciones semánticas y pragmáticas que inevitablemente se habrán producido” (Tricás Preckler 1995, p.20)

En d'autres termes, le traducteur doit posséder de nombreuses connaissances à tous les niveaux : langue, culture, références, utilisation des outils informatiques et bibliographiques, rédaction et interprétation. Il doit maîtriser parfaitement les deux langues et cultures et tout ce que cela implique.

Dans mon cas, puisque le travail qui me concerne est une modalité écrite, on attend du traducteur qu'il possède avant tout des compétences de compréhension écrite, puisqu'il doit comprendre le texte source et qu'il ait de bonnes compétences de production écrite, puisqu'il doit réexprimer l'intentionnalité du texte source dans le texte cible de la meilleure façon possible et en respectant l'intentionnalité du texte cible. Ce qu'Amparo Hurtado résume simplement : "un bon lecteur et un excellent traducteur" (Hurtado Albir 2001, p. 389).

2.3 Types de traduction

Contrairement à la difficulté d'établir une base théorique pour la définition et l'objectif de la traduction, il est vrai qu'il existe une distinction clairement définie entre les différents types de traduction, que tous les auteurs classent en deux blocs distincts: d'une part, on a la traduction des textes non spécialisés et, d'autre part, la traduction des textes spécialisés.

Dans le premier cas, les auteurs font normalement référence à des textes de nature journalistique, publicitaire ou littéraire. Il s'agit d'un type de traduction qui n'exige pas une connaissance experte du sujet à traduire, bien que cela ne signifie pas qu'il y ait une absence de "compétence de traduction" de la part du traducteur, comme je l'ai expliqué auparavant.

Dans le cas du genre spécialisé, les études consultées mentionnent ici des textes du type juridiques, scientifiques, économiques, religieux, techniques... Ce type de traduction, à la différence du précédent, est marqué par ce qu'Amparo Hurtado et d'autres auteurs appellent "champ", car le traducteur doit avoir des connaissances dans chaque domaine en question: autrement dit, il doit y avoir une spécialisation et une familiarisation du traducteur par rapport au domaine à traduire.

Dans mon cas, je traduis un texte non spécialisé, puisque je fais une traduction littéraire d'un conte d'Emmanuel Bove. Néanmoins, on verra plus tard qu'il existe des opinions différentes concernant la classification à laquelle se soumettent les textes littéraires. La section suivante vise à expliquer les caractéristiques propres des textes littéraires, ce qui est indispensable pour en savoir un peu plus sur les implications de la traduction de ce type de modalité et pour prendre en compte le processus de cette traduction qui, bien qu'apparemment de faible complexité, ne l'est pas tout à fait.

2.4 Spécificités de la traduction littéraire

Le travail de traduction que j'ai effectué m'a montré que la traduction littéraire est un monde à part du reste des traductions: elle a des caractéristiques très spécifiques. Ainsi que j'ai avancé dans la section précédente et malgré la classification plus ou moins fixe des différents types de traduction, il faut noter que j'ai remarqué un fait qui vérifie l'idée que je viens d'avouer. Tout au long de mes recherches et comme j'ai déjà dit, j'ai rencontré certaines divergences concernant la traduction des textes littéraires, dans la mesure où elle présente certaines caractéristiques qui suscitent le débat sur sa véritable classification.

Normalement, on va voir que la traduction littéraire, bien qu'elle soit considérée dans le genre non spécialisé, est considérée par certains auteurs comme une exception car elle est envisagée comme un pôle intermédiaire entre la traduction dite "générale" et la traduction spécialisée. Par exemple, Rosario García López dans ses études affirme ce qui suit:

“El texto literario suele ser considerado por algunos especialistas en traducción, como un tipo de texto aparte, cuya esencia “estética” es su razón de ser como tal texto (...)” (García López 2004, p.48)

“En nuestra opinión, sus especificidades pueden condensarse en dos aspectos íntimamente relacionados: su **función** comunicativa dominante, y las generadas por los **recursos** materiales empleados por el autor de un texto literario, factores que conforman un *idiolecto*” (García López 2000, p.137)

En plus et comme j'ai pu le constater au cours de mes recherches, de nombreux auteurs mettent en question la considération de la traduction littéraire comme une traduction non spécialisée, car elle est dominée, avant tout, par la fonction expressive et l'utilisation du langage littéraire qui, bien qu'elle ne nécessite pas l'étude d'un domaine concret tel que la traduction dite spécialisée, exige un effort supplémentaire de la part du traducteur.

Il faut tenir compte du fait que le traducteur doit être doté d'une sensibilité peu commune puisqu'il doit comprendre le style et les ressources littéraires du texte afin de pouvoir transmettre les émotions au lecteur cible. Ces idées sont renforcées par deux citations de

Berman et de Gallardo S. Salvador à propos de la différence entre les deux types de traductions que Rosario García López présente dans son étude *Cuestiones de traducción* (2000:96):

“(…) les textes spécialisés se regroupent sous la catégorie de la transmission d’informations déterminées, c’est-à-dire de la *communication*, alors que les textes littéraires se regroupent sous la catégorie de la transmission d’expériences de l’être-dans-le-monde…” (Berman 1991, p.10)

“Los textos científicos-técnicos se distinguen, frente a los textos literarios, por servir especialmente para transmitir una información y no ser en ellos la estética la función dominante sino la informativa…” (Gallardo S. Salvador 1995, p.149)

En conséquence, avec cette première introduction générale à la vision pratiquement unanime à propos du débat de la classification des textes littéraires, je vais présenter par la suite les caractéristiques précises de ce type de textes que Amparo Hurtado Albir décrit dans son étude *Traducción y Traductología* (2001:63).

Bien que les caractéristiques soient partagées par la majorité des auteurs consultés, j’ai choisi cette auteure comme représentant une fois de plus dans la mesure où elle est la seule consultée qui expose de manière claire et ordonnée les spécificités des textes littéraires. Elle va présenter les cinq traits suivants comme essentiels, distinctifs et particuliers des textes littéraires par rapport au reste des textes:

- **Prédominance des caractéristiques linguistico-formelles:** “(…) en los textos literarios se da un predominio de las características lingüístico-formales (que produce la sobrecarga estética), existe una desviación respecto al lenguaje general y son creadores de ficción.” (Hurtado Albir 2001, p.63)
- **Une intégration entre la forme et le contenu plus forte que d’habitude.** (Hurtado Albir 2001, p.63)
- **Une vocation particulière pour l’originalité.** (Hurtado Albir 2001, p.63)

- **Combinación d'une diversité de types textuels, champs, tons, modes et styles:** “(...) pueden combinar diferentes tipos textuales (narrativos, descriptivos, conceptuales, etc), integrar diversos campos temáticos (...), reflejar diferentes relaciones interpersonales, dando lugar a muchos tonos textuales, alternar modos diferentes (...) y aparecer diferentes dialectos (...) e idiolectos.” (Hurtado Albir 2001, p.63)
- **Existence des références culturelles:** “ (...) los textos literarios suelen estar anclados en la cultura y en la tradición literaria de la cultura de partida, presentando, pues, múltiples referencias culturales.” (Hurtado Albir 2001, p.63)

Cette approche de ce type de traduction m'a permis de comprendre un peu plus l'ensemble des éléments auxquels j'ai dû faire face au fil de ma traduction. Dans mon expérience et tel que je le répéterai plus tard dans ma vision globale des problèmes, la plus grande difficulté a été le style de l'auteur, ce qui Rosario García López souligne dans son étude comme étant un obstacle principal et distinctif de ce type de textes:

“(...) en los textos literarios así como en su traducción, la cuestión relevante no es la “estética” formal resultante de la combinación especial de determinados elementos lingüísticos, sino el uso personal que cada autor hace de dichos elementos, en íntima relación con todo el sentido textual que sustentan”. (García López 2000, p. 96,97)

“El texto literario, (...) contiene diferentes tipos de implicaturas situacionales y de implicaciones lingüísticas, pero también aquellas que se derivan del idiolecto del autor y conforman su “estilo” al corresponderse con su intención.” (García López 2000, p. 12)

3. Emmanuel Bove: vie et œuvre

La vie d'Emmanuel Bove (1898-1945) a été marquée par une série de hauts et de bas au fil des ans. Bien que j'aie essayé de faire des recherches sur sa biographie, il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup d'informations à son sujet, donc on pourrait dire, et selon ce que nous avons analysé, que cet auteur n'est pas très connu. Ainsi, en guise de résumé, je vais présenter les informations les plus importantes sur sa vie.

Emmanuel Bove était un écrivain français d'origine juive-russe et luxembourgeoise. Il est né à la fin du XIXe siècle et sa vie a toujours été caractérisée par deux faits qui ont eu un impact évident tant sur sa conception de la vie que sur son œuvre littéraire: d'une part, la déstructuration et le déséquilibre familial auxquels il a dû faire face dès son enfance et, d'autre part, la pauvreté et la précarité avec lesquelles il a vécu pratiquement toute sa vie, à l'exception de quelques années.

Ce qui est le plus remarquable, c'est qu'il était clair pour Bove, dès son plus jeune âge, qu'il voulait être un romancier. Avec l'aide de son père, il a réussi à étudier dans de bonnes écoles à Paris, à obtenir un diplôme à Genève et même à étudier en Angleterre. Malgré cela, il vit dans la misère, travaillant comme il peut pour gagner son argent tout en écrivant quelques manuscrits. Des années plus tard, il épouse une enseignante nommée Suzanne Vallois, avec laquelle il a une fille: c'est à cette époque que Bove parvient à travailler à Paris comme chroniqueur pour divers journaux et commence sa carrière de romancier populaire.

Sa vie prend un tour à 180°, tant sur le plan artistique que personnel, en 1923, lorsqu'il écrit sa grande œuvre intitulée *Mes amis*, qu'il parvient à publier avec succès l'année suivante grâce à l'intérêt porté à son œuvre par Colette, célèbre écrivain et directrice d'un journal très connu à l'époque. C'est avec cette publication qu'il s'est fait un nom en tant qu'écrivain. Des années plus tard, après son divorce avec sa femme, il rencontre une femme juive bourgeoise qui l'introduit dans les cercles artistiques et intellectuels de l'époque, ce qui le pousse vers une vision plus positive de lui-même en tant qu'écrivain.

Sa série de publications s'arrête brutalement en 1939 avec l'occupation allemande et le début de la Seconde Guerre Mondiale (1939-1945), car il faut rappeler que Bove était d'origine

juive. Ainsi, persécuté, il a dû s'exiler en Algérie, où il a continué à écrire, mais sans publier dû à une décision personnelle de ne pas faire paraître des romans dans des maisons d'édition françaises sous l'occupation allemande. C'est en exil que Bove a contracté la maladie qui a entraîné sa mort prématurée en 1945, à l'âge de 47 ans.

Quant à la conception de la vie de Bove, il convient de noter qu'il a toujours cru, malgré tout, que son existence avait été un échec, qu'il avait toujours été marginalisé et qu'il n'avait jamais reçu l'honneur qu'il pensait mériter. Des nombreux auteurs décrivent sa pensée comme étant dans une crise existentialiste constante, car ses œuvres sont un reflet vivant de l'esprit de l'auteur, caractérisé par un malaise permanent et un sentiment de douleur, car depuis sa jeunesse il s'est toujours senti en retrait par rapport à sa famille, et des années après, cette sensation de déplacement s'est transférée au monde littéraire.

Il est vrai que Bove n'a obtenu le succès et l'honneur qu'il méritait que des années après sa mort, à partir des années 80, lorsqu'il a suscité un certain intérêt chez certains auteurs qui ont commencé à parler de lui, à le mentionner comme un bon écrivain et même à publier des traductions de ses écrits dans d'autres langues (Peter Handke par exemple), le faisant connaître dans d'autres pays.

En ce qui concerne l'Espagne, quelques-unes de ses œuvres n'ont été traduites qu'au début du XXI^e siècle par la maison d'édition "Pre-Textos", qui les a fait connaître dans le monde hispanophone. Toutefois, et malgré cela, c'est aujourd'hui que nous pouvons percevoir un essor non seulement dans la traduction de ses œuvres, mais aussi dans les études critiques. Par exemple, l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas a donné une seconde vie à l'auteur Bove en le transformant en protagoniste, en narrateur d'un roman (Vila-Matas, 2005).

Bien que notre auteur ait écrit de nombreuses œuvres, peu de traduction ont été faites. Ainsi, parmi les plus célèbres, au niveau national et international, on peut trouver: *Mes amis* (1924), *Bécon-les-Bruyères* (1927), *Armand* (1927), *La coalition* (1927), *Le pressentiment* (1935), *Mémoires d'un homme singulier* (1939).

Quant à l'œuvre qui me concerne pour ce travail de fin d'études, il n'y a pas beaucoup d'informations à son sujet : raison de plus pour faire connaître en espagnol l'une des histoires

qu'elle contient. *Monsieur Thorpe et autres nouvelles* (2017) est un recueil de nouvelles publiées entre 1929 et 1945, qui ont été publiées en 1988 pour la première fois. L'ouvrage est divisé en deux parties :

1. La **première partie** est constituée d'œuvres que l'auteur lui-même, Emmanuel Bove, a publiées de son vivant. Cette partie contient quatre grands titres (*Monsieur Thorpe* (1930), *Rencontre* (1939), *Le Jeune frère* (1928), *Un malentendu* (1930), *Une offense* (1945) et *Petits contes* (1929)) contenant dix-sept contes au total.
2. La **seconde partie** est constituée des contes publiés après sa mort : *Le cantonnier*, *Le docteur Aubin*, *La cousine*, *Un trop bon garçon*, *Une jeune fille romanesque*, *L'enfant*, *Le larcin*, *Tant que nous vivrons*, *La fuite*.

Le conte que je traduis, *La Garantie*, appartient à la première partie de cet ouvrage, qui est un recueil de 26 histoires.

4. Problématique de la traduction et solutions

La tâche du traducteur, comme je l'ai précisé précédemment, implique une série de processus parmi lesquels figurent les problèmes auxquels il doit faire face. Il est donc essentiel pour un traducteur de pouvoir les traiter en s'appuyant non seulement sur des bases théoriques mais, principalement, sur un choix personnel de la solution, en tenant compte à la fois des intérêts du public cible et de l'adéquation textuelle.

En tant que traductrice, dans ce cadre, j'ai dû faire face à plusieurs problèmes de différentes natures au cours du processus de traduction. Pour des raisons d'espace et de limites de mots, je présenterai dans les sections suivantes une classification générale des difficultés rencontrées au cours du processus ainsi que les méthodes adoptées dans chaque cas, accompagnées d'une solution et d'une justification de mon choix.

4.1 Aperçu global

On peut considérer que la structure de *La garantie* d'Emmanuel Bove incarne un jeu d'apparences. Il s'agit d'une œuvre littéraire, et plus précisément, du sous genre du conte qui se caractérise notamment par sa brièveté, son caractère didactique et ludique (divertissement) et sa faible difficulté. Cependant, dans mon cas, et même si beaucoup de croyances préalables se sont avérées vraies, la complexité résulte d'avoir sous-estimé le texte. Dès ma première lecture, j'ai affronté un problème important et décisif, à savoir l'apparente facilité du texte en question.

Mon auteur Emmanuel Bove a un type d'écriture très particulier, fait que d'autres auteurs avaient déjà souligné au cours du siècle dernier. Son style que j'expliquerai plus en détail ci-dessous, rend souvent difficile la compréhension du texte et de l'intentionnalité qui le sous-tend. Comme le précise Rosario García López dans son étude :

“Una de las dificultades de dicho reto consistirá en descubrir el programa conceptual del autor del texto (...)” (García López 2000, p.152)

En gardant à l'esprit cette première introduction, la principale difficulté à laquelle j'ai été confrontée, et qui est étroitement liée à la prétendue simplicité, était la grande sobriété du texte. S'il y a quelque chose qui caractérise le style bovien c'est le défaut des ressources littéraires et de tout élément d'ornementation représentatif des artifices que les textes littéraires offrent. Bove s'attache à écrire de manière claire, simple et directe, laissant ainsi tomber les stéréotypes auxquels ce genre est soumis. Tout au long du texte, il est visible que l'auteur se limite à l'utilisation de quatre temps verbaux: l'imparfait (pour les descriptions), le passé simple, le plus-que-parfait et le présent (pour les dialogues). Ce phénomène, assez semblable à celui qui se produit dans les textes littéraires espagnols, rend la lecture ainsi que le texte plus facile.

En second lieu, et en lien avec tout ce qui précède, se pose le problème du style de l'auteur. Bove se caractérise par une grande brièveté, présentant des phrases très courtes, pleines de contenu, d'idées séparées par des points emphatiques et qui laissent les idées en suspens. Par conséquent, lors de la lecture du texte, ces phrases ont été compliquées étant donné que j'ai dû interpréter parfois l'intentionnalité de l'auteur et les idées sous-entendues qui se cachent derrière chacune des propositions: c'est-à-dire, déchiffrer les informations implicites. Ce qui suit est un exemple de cette brièveté:

“L'avoué fit signe à M. Peignot de se taire. Quatre joueurs étaient aux prises. Il ne fallait pas les déranger. Puis, profitant du brouhaha causé par la victoire de ceux qui, théoriquement, eussent dû perdre, il se leva, prit le négociant par le bras, l'entraîna vers une petite cheminée de marbre noir.” (Bove 2017, pág. 135)

En troisième lieu, cette concision au niveau de la phrase est soutenue par une autre difficulté textuelle, celle du manque de connecteurs qu'on peut constater également dans la citation précédente. Il y a peu de liens qui apparaissent dans le texte, ce qui, au moment du procès de traduction, m'a posé un grand problème du fait que je voulais conserver l'idiolecte de l'auteur Bove et à plusieurs reprises, j'ai ressenti le besoin d'introduire des connecteurs en raison d'un sentiment de vide dans le texte: ce qui démontre qu'il y a une coordination logique au niveau de phrase mais implicite.

Ainsi donc, avec cette première vision globale des difficultés, j'ai pour but de montrer la problématique du texte, qui a été renforcée par une traduction presque littérale du texte source vers le texte cible dans laquelle j'ai voulu respecter dans la mesure du possible l'idiolecte de l'auteur ce qui a représenté une contrainte supplémentaire. Ma décision de procéder à une traduction littérale, dans la majeure partie du texte, s'accompagne d'un désir personnel de vouloir saisir dans son intégralité ce style si singulier et propre que je juge comme essentiel pour que les destinataires de l'œuvre puissent le distinguer et l'apprécier.

Comme indiqué dans la section sur "la tâche du traducteur", le traducteur doit saisir aussi fidèlement que possible l'intentionnalité du texte d'origine afin que le lecteur du texte cible puisse éprouver les mêmes sentiments que le récepteur du texte source. Comme le souligne Rosario García López dans son étude :

“Así pues, el idiolecto de cada autor, (...) plasmado en lo que suele conocerse por su estilo, debe respetarse como medio para llegar a la intención de aquél y para, una vez captado, poder restituirlo hasta donde nos sea posible” (García López 2000, p.151)

4.2 Problèmes spécifiques: classification

Ainsi que je l'ai mentionné dans l'introduction de cette section numéro quatre, j'ai dû faire face à un certain nombre de difficultés au cours du processus de traduction et une fois fini son travail. Outre la vision globale décrite ci-dessus, un certain nombre de problèmes se sont posés tout au long du travail de traduction. Bien que beaucoup d'entre elles aient donné lieu à un faible niveau de difficulté, il est vrai que d'autres ont représenté un véritable défi, car elles ont requis une réflexion approfondie et une prise de décision importante. Mercedes Tricás Preckler, dans son étude, fait un commentaire intéressant sur la relation traducteur-problèmes:

“Cuando el traductor pretende reflexionar sobre su trabajo, justificar las razones que le llevan a resolver los problemas de un modo determinado (...) topa con dificultades de diversa índole. Los mecanismos que entran en juego en la traducción no son nada simples y la diversidad de soluciones ante un problema concreto es una demostración de que, en esta actividad no existen los esquemas precisos ni las sistematizaciones rigurosas” (Tricás Preckler 1995, p.27)

Afin de classer les difficultés, j'ai choisi de suivre la classification proposée par Amparo Hurtado Albir dans son étude. Hurtado Albir propose ici une division des problèmes de traduction en quatre catégories bien différenciées qui vont me permettre d'aborder toutes les problématiques:

- **Problèmes linguistiques** : “Son problemas de carácter normativo, que recogen sobre todo discrepancias entre las dos lenguas en sus diferentes planos: léxico, morfosintáctico, estilístico y textual (cohesión, coherencia, progresión temática, tipologías textuales e intertextualidad)” (Hurtado Albir 2001, p.288)
- **Problèmes extralinguistiques** : “Son problemas que remiten a cuestiones de tipo temático, cultural o enciclopédico” (Hurtado Albir, 2001 p. 288)
- **Problèmes instrumentaux** : “Son problemas que derivan de la dificultad de la documentación (por requerir muchas búsquedas o búsquedas no usuales)(...)” (Hurtado Albir 2001, p.288)

- **Problèmes pragmatiques** : “Son problemas relacionados con los actos de habla presentes en el texto original, la intencionalidad del autor, las presuposiciones y las implicaturas, así como los derivados del encargo de traducción, de las características del destinatario y del contexto en que se efectúa en la traducción” (Hurtado Albir 2001, p.288)

Cette classification me permettra de refléter certaines des difficultés ainsi que de justifier mes solutions, notamment au cours de mon travail de traduction. Quand je mentionne "certains" problèmes, je veux dire que je n'ai pas eu de problèmes dans toutes les catégories même si je vais commenter les impressions générales.

4.2.1 Problèmes linguistiques

En général, et comme je l'ai mentionné dans la section “aperçu”, la sobriété du texte, la brièveté et la simplicité des phrases ont contribué à ce que la tâche de traduction au niveau textuel et, surtout, morphosyntaxique soit pratiquement inexistante. Encore une fois, soutenu par le choix personnel de faire une traduction littérale du conte.

Le problème majeur auquel j'ai dû faire face dans cette classification provient avant tout de la complexité au niveau lexico-sémantique. On pourrait dire que l'histoire est pleine de champs sémantiques qui m'ont obligé à chercher dans le dictionnaire certains termes inconnus, soit parce qu'ils ne sont pas utilisés habituellement dans le langage normal, soit parce qu'ils appartiennent à des domaines très spécifiques.

Ainsi, dans cette section, je veux montrer les champs sémantiques qui se sont avérés complexes, suivis d'une liste de tous ces champs avec leur traduction dans le texte source et le texte cible. En outre, je voudrais signaler brièvement deux problèmes syntaxiques que j'ai rencontrés au cours de ma traduction et qui se répètent dans le texte. À cette fin, je diviserai cette classification en deux sous-catégories : les problèmes lexico-sémantiques et les problèmes syntaxiques.

4.2.1.1 Problèmes lexico-sémantiques

Les problèmes au niveau terminologique je les ai résolus en consultant des dictionnaires en ligne et physiques, des banques de données, des glossaires ou même des experts du domaine. Ces difficultés n'ont fait l'objet que de recherches générales, mais je crois qu'il est important de les exposer. Ainsi, nous pourrions parler dans le texte non seulement de mots isolés, mais plutôt de champs sémantiques entiers. Dans ce qui suit, je vais présenter deux des plus grands et des plus importants champs sémantiques du texte, suivis de leurs traductions française et espagnole.

- **Champ sémantique de la location:** Comme le montre le texte, le thème principal du conte d'Emmanuel Bove tourne autour du loyer. Ainsi, au cours de ma traduction, j'ai

rencontré toute une série de vocabulaire spécifique à ce domaine que je ne connaissais pas auparavant et dont j'ignorais la signification. La solution a été une simple recherche dans un dictionnaire français-espagnol. Ces termes étaient :

TS	TC
<i>Louer</i>	<i>Alquilar</i>
<i>Traiter</i>	<i>Llegar a un acuerdo</i>
<i>Acquitter un engagement</i>	<i>Cumplir un compromiso</i>
<i>Régler les conditions</i>	<i>Establecer condiciones</i>
<i>Régler à terme échu</i>	<i>Pagar a plazo vencido</i>
<i>Signer l'engagement</i>	<i>Firmar un contrato</i>
<i>Verser quelque chose d'avance</i>	<i>Pagar por adelantado</i>
<i>Régler le premier terme</i>	<i>Pagar el primer plazo</i>
<i>Demander des références</i>	<i>Pedir referencias</i>
<i>Un engagement de location</i>	<i>Contrato de alquiler</i>
<i>Modifier une clause</i>	<i>Modificar una cláusula</i>
<i>Le paiement du premier trimestre</i>	<i>Pago del primer trimestre</i>

- **Champ sémantique de la profession d'avocat:** L'un des personnages clés de l'histoire, Maître Testu, est un avoué. Lors des affaires qui ont lieu, apparaît un certain vocabulaire concernant la profession.

TS	TC
<i>Avoué</i>	<i>Procurador</i>
<i>Maître</i>	<i>Letrado</i>
<i>Étude</i>	<i>Bufete</i>
<i>Cabinet</i>	<i>Despacho</i>

4.2.1.2 Problèmes syntaxiques

Bien qu'il y ait eu peu de problèmes au niveau structurel, il est vrai que j'ai rencontré un problème syntaxique au cours du processus de traduction qui m'a supposé une complexité : l'usage de structures dites causatives ou factitives.

Ce type de structure, souvent utilisé dans la langue française (notamment à l'écrit), n'est pas une structure utilisée dans la langue espagnole. Au cours de ma traduction, j'ai rencontré un structure de ce type, qui est la suivante :

TS : “En ***paraissant trouver*** naturel qu’il prît cette jeune fille pour locataire (...)”

Face à ce problème, j'ai décidé d'opter une fois de plus pour la solution la plus naturelle en espagnol en supprimant l'un des deux infinitifs. C'est-à-dire, j'ai laissé celui qui a plus de force dans la phrase et qui résume parfaitement le même sens de la structure originale (technique de modulation). Ainsi, cette structure a été laissée comme suit dans le texte cible :

TC : “Al ***encontrar natural*** que tomase como inquilina a la joven (...)”

4.2.2 Problèmes extra-linguistiques

Les problèmes extra-linguistiques ne sont pas tant dus à un manque de compréhension culturelle qu'à d'autres éléments extérieurs au texte. Dans ce cas, j'ai rencontré deux difficultés principales lors du travail de traduction. À cette fin, je diviserai cette classification en deux sous-sections : d'une part, les problèmes de temporalité dérivés de l'époque et, d'autre part, la complexité de la traduction des toponymes.

4.2.2.1 Problèmes de temporalité

Les problèmes temporels n'étaient pas tant une question culturelle qu'une question temporelle. Dans le processus de traduction, je me suis heurtée à deux problèmes dérivés de l'époque, puisqu'il faut tenir compte du fait que le conte d'Emmanuel Bove a été publié dans les années 30 et bien que cela n'ait pas été un problème majeur, il a été visible à deux égards.

D'une part, nous avons le problème de l'existence de l'eau courante dans les maisons ainsi que des puits d'eau dans les années 30. Il y a un moment dans le texte où M. Peignot et Mlle. Williams engagent un dialogue sur la maison qu'elle veut louer et qui appartient à M. Peignot. Les phrases suivantes sont mentionnées dans ce dialogue :

- *C'est très amusant, avait dit à chaque instant la jeune fille. Mais **le puits, où est-il ?***
- *Je croyais qu'il y en avait un, mais il n'y en a pas.*
- *Ah ! comme c'est dommage.*
- ***Il y a de l'eau partout.***

Le principal problème de ce dialogue réside dans la traduction de "*Il y a de l'eau partout*" qui s'accompagne de l'existence du puits et qui renforce cette idée de situation dans une période historique. À première vue, la traduction à laquelle j'avais pensé pour ce problème était "*hay mucha agua*" : comme s'il s'agissait d'une inondation. Cependant, en réfléchissant à la traduction de ce fragment, j'ai été transportée dans les années 30 et grâce au contexte et à l'aide de ma grand-mère, qui vivait à l'époque, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas d'une inondation mais plutôt de l'existence de "l'eau courante". Ainsi, l'existence de l'eau, l'année de publication et la question de Mlle. Williams sur l'existence d'un puits dans le jardin m'a fait comprendre la solution. Ainsi, la traduction dans la langue cible était la suivante :

- *Es muy agradable, había dicho la joven todo el rato. Pero **el pozo, ¿dónde está?***
- *Creía que había uno, pero no lo hay.*
- *¡Ah! Qué pena.*
- *Hay **agua corriente.***

Un autre problème dérivé de l'époque s'est posé dans le domaine de l'aviation. Il y a un moment dans l'histoire où l'on parle de "capitaine de l'aéronautique". Cela m'a d'abord fait penser à la traduction "capitán de aeronáutica". Toutefois, en effectuant des recherches dans le dictionnaire, dans des sites webs et même en demandant à un expert du domaine, je me suis rendu compte que cette fonction n'existait pas, mais que son équivalent en espagnol de nos jours était "capitán de aviación". Ce problème est lié au fait que, dans les années 30, le terme "aviation" n'était pas aussi fixe. Étymologiquement, il a été expliqué comme "aéronef" ou "aéronautique".. À cette époque, il y avait ce qu'on appelait "dirigibles" et, par conséquent, les capitaines étaient appelés "capitaine de l'aéronautique". La traduction est donc la suivante :

TS: "*La primera était occupée par un **capitaine de l'aéronautique,** père de quatre enfants. La seconde était libre*"

TC: "*La primera estaba ocupada por un **capitán de aviación,** padre de cuatro hijos. La segunda estaba libre*"

4.2.2.2 Problèmes de toponymes

Tout au long du texte la présence des différents toponymes est visible : concernant principalement les rues, les hôtels et les places. La complexité de leur traduction a entraîné la décision de conserver le nom propre français ou, au contraire, de le traduire en espagnol. Dans mon cas, et après certaines recherches concernant cette complexité, j'ai opté pour un mélange des deux. Ainsi, les toponymes identifiés lors de la traduction ont été les suivants:

<i>La place du marché-aux-herbes</i>
<i>Hôtel de Flandres</i>
<i>Rue des cordeliers</i>
<i>Hôtel Royal</i>
<i>Place du château</i>
<i>Rue Notre-Dame-des Champs</i>

Pour la traduction de ces toponymes en espagnol, j'ai envisagé deux solutions. D'une part, la restitution du nom propre de la rue ou de l'hôtel et, d'autre part, la traduction complète du toponyme original:

- Dans le premier cas (technique de restitution) j'ai décidé de restituer le nom propre de la rue ou de l'hôtel dans sa langue d'origine, par souci d'identification culturelle française. J'ai considéré qu'il était essentiel pour le lecteur du conte de pouvoir identifier ce toponyme français. Cette idée de l'importance de la restauration du nom propre est déjà mentionnée par Mercedes Tricás dans une de ses sections lorsqu'elle fait allusion à un autre auteur appelé E. Bernádez qui, dans son étude *El nombre propio : su función y traducción* affirme ce qui suit :

"Le lecteur d'une œuvre étrangère traduite s'attend à y trouver des éléments déterminants d'une réalité différente, souvent pas seulement en termes culturels ; et l'une des indications fondamentales est précisément le nom propre" (E. Bernádez 1987, p.21)

Toutefois, bien que j'aie rétabli le nom propre pour les raisons déjà mentionnées, j'ai décidé de traduire le premier terme, c'est-à-dire le mot générique "rue" et "hôtel". Ce choix de demi-translation du mot est dû au fait que, malgré l'ambition pour le lecteur de reconnaître la culture d'origine, il est vrai que la localisation dans l'espace est très importante. Il est nécessaire que le destinataire sache de quoi nous parlons, même s'il ne connaît pas le nom des rues. De plus, c'est un choix qui, à mon avis, allège l'expérience de lecture pour le lecteur cible. Il y a donc une connaissance spatiale et une identification culturelle qui, à mon avis, doivent être respectées. Ainsi, la traduction de ces toponymes est la suivante:

<i>Plaza de marché-aux-herbes</i>
<i>Hotel de Flandres</i>
<i>Calle de los Cordeliers</i>
<i>Hotel Royal</i>
<i>Calle Notre-Dame-des-Champs</i>

- Dans le second cas, qui ne s'est produit qu'avec un seul toponyme, j'ai décidé de le traduire intégralement. C'est le cas de "Place du château". La décision de le traduire est due au fait qu'il existe une correspondance entre cette place et les places espagnoles. Il s'agit généralement de la place principale, où se trouve la mairie. J'ai donc décidé de le traduire pour rendre l'endroit plus reconnaissable.

<i>La plaza del Castillo</i>

4.2.3 Problèmes instrumentaux

Les instruments utilisés pour la traduction du conte d'Emmanuel Bove ont été variés. Les problèmes de ce type ne provenaient pas tant de la pluralité des outils utilisés, mais plutôt de la difficulté de trouver les recherches exactes sur des sites de bonne qualité. C'est-à-dire, les problèmes de nature instrumentaux ne se situent pas tant au niveau de l'informatique ou de certains outils de traduction que des recherches excessives liées aux problèmes mentionnés ci-dessus et dans la section suivante. Ainsi, dans cette section, je vais décrire les outils utilisés au cours de ma traduction.

Tout d'abord, l'un des aspects à prendre en compte est que le travail de traduction a été réalisé par ordinateur. Par conséquent, presque tous les outils utilisés pour la documentation ont été en ligne : soit des dictionnaires français-espagnol en ligne, soit la consultation de sites web français pour des problèmes pragmatiques et extra-linguistiques.

Pour les problèmes généraux, c'est-à-dire principalement les problèmes de caractère lexico-sémantique, je me suis appuyé sur trois dictionnaires : deux en ligne et un dictionnaire physique. D'une part, comme dictionnaire en ligne, j'ai utilisé "Wordreference" et "Trésor de la Langue Française Informatisé" (TLFi). D'une autre part, le dictionnaire physique utilisé était "Larousse". L'utilisation de ces dictionnaires m'a permis de rechercher une terminologie inconnue.

La principale difficulté a été la recherche de problèmes pragmatiques et extra-linguistiques. Pour cela, même s'il est vrai que j'ai utilisé le dictionnaire en ligne du "RAE" (Real Academia Española) pour certains termes que je ne connaissais pas même dans ma propre langue, j'ai dû me documenter, principalement, dans divers sites web vérifiés pour recueillir le maximum d'informations pour un problème et, plus tard, pour pouvoir les contraster. De nombreux sites Web sont très spécifiques à un domaine : l'aviation, l'armée, les professions. D'autres étaient plus généraux, car les problèmes résultaient d'une méconnaissance de certaines coutumes françaises. Dans un cas, j'ai dû demander directement à des experts en ligne dans un site web officiel d'aviation pour un terme spécifique déjà mentionné auparavant.

4.2.4 Problèmes pragmatiques

Les problèmes pragmatiques de cette traduction ont été peu nombreux mais intenses. Bien qu'il s'agisse de problèmes lexicaux, je les ai introduits dans cette section car ils sont plutôt liés à des utilisations différentes qui se produisent dans les deux pays.

L'un des problèmes auxquels j'ai dû faire face était la traduction de "négoçiant". Au début, et à de nombreuses reprises, ce mot est apparu. Le problème est que je l'avais traduit par "comerciante". Lorsque j'ai cherché le sens correct dans un dictionnaire, j'ai constaté que "négoçiant" et "commerçant" ne sont pas la même chose. Un marchand est celui qui fait le commerce de toutes sortes de choses : un négoçiant est celui qui vend des marchandises en gros.

Dans le cas du texte, Monsieur Peignot (le protagoniste) , que l'on dit "négoçiant en vins" n'est pas un "commerçant en vins" mais un négoçiant : c'est un véritable homme d'affaires. Ainsi, la traduction dans le texte cible est la suivante :

TS: “ <i>Monsieur Peignot, <u>négoçiant</u> en vins (...)</i> ”
TC: “ <i>El señor Peignot, <u>negociante</u> de vinos (...)</i> ”

Un autre des problèmes pragmatiques auxquels j'ai dû faire face concerne les différentes formes d'adresse en France, qui, dans un cas, sont très différentes de la culture espagnole. D'une part, l'utilisation du "vous" en France et, d'autre part, les façons de s'adresser à un diplômé.

Ainsi, dans un premier temps, je tiens à souligner l'utilisation répétée de "vous" dans le texte. En France, l'utilisation de "vous" est équivalente à l'utilisation de "tu" en anglais : ce n'est pas une question de politesse, mais la forme d'adresse choisie. Cependant, il est important d'être conscient de cette question culturelle, car le lecteur du texte cible, ignorant cette information, peut être surpris par son utilisation excessive. Dans ce cas, j'ai décidé de laisser le "usted" dans la langue cible : d'une part, comme un signe culturel français et, d'autre part, parce qu'en Espagne, bien que le "usted" soit en train de disparaître, "usted" est habituellement utilisé

dans ce type de contexte, où les gens ne se connaissent pas ou où la confiance est insuffisante. Cela démontre, une fois de plus, mon désir de faire une traduction littérale afin de laisser des traits distinctifs de la culture française en cours de route.

Deuxièmement, le plus gros problème auquel j'ai été confronté est la forme d'adresse utilisée en France pour s'adresser, en l'occurrence, à une personne diplômée en droit : M. Testu. Ce problème a pris de l'ampleur en raison de l'interférence de la culture latino-américaine qui s'éloigne de la culture espagnole pour se rapprocher de la culture française. Le problème a été la traduction de "maître". Pour en savoir plus sur sa signification en français, j'ai cherché sa acception dans le CNRTL, qui se définit comme suit :

“**III.** – [Comme appellatif]

A. – [Pour désigner, à l'exclusion des juges, des gens de loi ou officiers ministériels (avocats, notaires, huissiers) ou s'adresser à eux] *L'avocat de Landru était nain. Quand il a commencé sa plaidoirie, le président Ravelle lui a dit: Maître Bertet, on plaide debout* (Giraudoux, Folle, 1944, ii, p. 137).” (<https://www.cnrtl.fr, s.d>)

Dans le cas de ma traduction, ce mot apparaît comme exactement avec la même acception que je viens de mentionner et qui est intimement liée au métier du personnage :

TS : ***Maître Testu**, l'avoué dont la charge au su de tout le monde rapportait annuellement plus de quatre cent mille francs, n'était pas un membre fidèle du groupe*

La difficulté réside dans la traduction la plus précise et la plus compréhensible dans la langue cible. Dans ce cas, et comme il s'agit d'un avoué, "maître" signifie "licenciado" : toutefois, cela n'est pas aussi clair dans les pays hispanophones. En Espagne, par exemple, le terme "licenciado" n'est généralement pas utilisé pour s'adresser à un avoué, mais plutôt "señor letrado" ou, dans de nombreux cas, simplement "señor". En revanche, dans les pays d'Amérique latine, ce terme est généralement utilisé de la même manière qu'en France : avec une certaine distance et en établissant une relation de supériorité. En Amérique latine, le terme "licenciado" ou "doctor" est souvent utilisé : tout comme pour un ingénieur, c'est "ingeniero" suivi du nom de famille.

Pour ma traduction, j'ai décidé de résoudre le problème en traduisant "maître" par "letrado" car cela me semble être l'option la plus appropriée sur la base de la traduction littérale. C'est un terme facile à lire pour le lecteur du texte cible, compréhensible et qui marque la distance et le respect que l'on porte dans la culture d'origine ainsi que dans certains pays hispanophones à l'égard des personnes importantes. Il renforce également la traduction littérale de l'utilisation du "vous" en France. Par conséquent, la traduction est la suivante :

TS : <i><u>Maître Testu</u>, l'avoué dont la charge (...)</i>
TC : <i><u>El letrado Testu</u>, cuyo cargo (...)</i>

5. Conclusion

Comme je l'ai mentionné dans l'introduction, l'objectif principal de ce travail de fin d'étude est de faire connaître un auteur aussi singulier qu'Emmanuel Bove. À cette fin, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de meilleure façon de le faire qu'avec une courte traduction d'une de ses œuvres : on ne connaît pas un auteur par qui il est, mais par sa façon d'écrire. Cependant, le but n'est pas seulement de faire connaissance avec cet auteur, mais aussi de pouvoir se plonger un peu dans la discipline méconnue qu'est la traduction et tout ce que son travail implique.

Sur le plan personnel, ce travail a été un grand défi. D'une part, parce que je ne connaissais pas non plus l'auteur avant de penser au sujet de mon travail et que j'ai dû faire beaucoup de recherches sur lui afin de le connaître un peu mieux et ainsi comprendre sa façon d'écrire. D'autre part, parce que si la traduction d'un texte littéraire peut sembler facile, elle est souvent compliquée à bien des égards, comme je l'ai déjà montré dans ma section sur les difficultés. Et troisièmement, parce que les problèmes que j'ai décrits m'ont amenée, à certaines occasions, à devoir beaucoup réfléchir et à penser longuement à la meilleure solution.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, j'ai voulu présenter et refléter exactement ce que j'ai appris et recherché au cours de mon travail de recherche. Je considère que les informations fournies sont très complètes et permettent à toute personne, qu'elle soit ou non familière avec ce sujet spécifique, de comprendre parfaitement ce que je veux illustrer et de connaître un exemple théorique et pratique de traduction.

Arrivé au terme de mon projet, je suis arrivé à plusieurs conclusions. Premièrement, que la traduction littéraire est soumise à un grand stéréotype de sa supposée simplicité : je me suis rendu compte que la traduction de ce type de texte va au-delà de cela et constitue un grand défi à tous les niveaux et, surtout, au niveau du respect de l'intentionnalité et de l'idiolecte de l'auteur. Deuxièmement, il n'y a pas de meilleure façon de connaître un auteur que de le lire et, dans mon cas, de le traduire : d'une certaine manière, la traduction implique une sensibilité qui va au-delà d'une simple lecture, car j'ai dû me mettre à la place de l'auteur et essayer d'en saisir le sens. Troisièmement, que la traduction n'est pas une science exacte, mais plutôt une science personnelle qui dépend intimement du traducteur qui va l'effectuer. Et quatrièmement, que la traduction est une discipline très nécessaire dans tous les domaines et

que c'est ce qui permet depuis des siècles quelque chose d'aussi essentiel que la communication et la transmission d'idées de manière mondialisée.

Entrer dans ce sujet particulier a été un nouveau monde pour moi. J'avais fait quelques traductions à l'université, mais je n'avais jamais pensé à faire des recherches et à essayer réellement de faire une traduction de type littéraire : quelque chose qui a nécessité, bien sûr, un grand effort et des heures de travail autonome pour pouvoir mener à bien ce projet au mieux de mes capacités. C'est un travail très gratifiant et enrichissant qui m'a encouragée à vouloir peut-être traduire des textes littéraires à l'avenir.

6. Références bibliographiques

Berman, A. (1991): "Traduction spécialisée et traduction littéraire", *La traduction littéraire, scientifique et technique. Actes du Colloque International de L'AELPL (21-22 mars)*, École Nationale Supérieure des Arts et Métiers. Paris; La Tilv éd. (Págs. 9-15)

Bove, E. (2017). *Monsieur Thorpe et autres nouvelles* Ebooks libres. (Edition. Originale : Le Castor Astral, 1988)

E. Bernández (1987), "El nombre propio: su función y traducción", *Problemas de traducción*, Fundación Alfonso X El Sabio.

Gallardo San Salvador, N. (1995): "Aspectos metodológicos de la traducción científica", *Estudis de Traducció* n.º 2 (págs. 141 - 160)

García López, R. (2000). *Cuestiones de traducción: (hacia una teoría particular de la traducción de textos literarios)*. Comares.

García López, R. (2004). *Guía didáctica de la traducción de textos idiolectales: (texto literario y texto de opinión)*. Netbiblio.

<http://atilf.atilf.fr/> consulté le 28 février

<http://www.emmanuel-bove.net/>..... consulté le 25 mars

<https://abogados-de-madrid.net/existe-diferencia-entre-abogado-y-letrado/#:~:text=Actualmente%2C%20la%20palabra%20letrado%20se%20utiliza%20para%20designar,Trabajo%2C%20de%20Administraci%C3%B3n%20de%20Bienes%20P%C3%ABlicos%2C%20entre%20otros.....> consulté le 15 avril

<https://aeroschool.es/que-es-la-aeronautica/>..... consulté le 28 mars

<https://www.cnrtl.fr/definition/ma%C3%A9tre> consulté le 25 avril

<https://www.elmundo.es/cultura/2016/07/26/579235efe2704e3a778b45ce.html>..... consulté le 25 mars

<https://www.enai-e.com/blog/traducir-los-toponimos/>..... consulté le 1 avril

<https://www.mundiaro.com/articulo/sociedad/problematika-nombres-propios-traduccion-puede-proceder/20131003031747010985.html> consulté le 2 avril

<https://www.wordreference.com/ES/>..... consulté le 28 février

Hurtado Albir, A. (2001). *Traducción y traductología: introducción a la traductología*. Cátedra.

Larousse Grand Dictionnaire: Espagnol-Français, Française-Espagnol = Larousse Gran Diccionario español-francés, francés-español. (2018). Larousse.

Lowe, P. (1987), "Revising the ACTFL/ETS Scales for a New Purpose: Rating Skill in Translating", en M. G. Rose (ed.), *Translation Excellence: Assessment, Achievement, Maintenance*, American Translators Association Series, vol. 1, Nueva York, SUNY Binghamton Press, 53-61.

Tricás Preckler, M. (1995). *Manual de traducción francés/castellano* (1a. ed.). Gedisa.

Vila-Matas, E. (2005). *Doctor Pasavento*. Anagrama.

ANNEXE 1: TEXTE SOURCE

Monsieur Peignot, négociant en vins, habitait une maison construite sous Napoléon III, située dans une rue voisine de la place du Marché-aux-herbes, c'est-à-dire dans le centre de la ville. À cause de ses enfants, on servait le déjeuner très tôt. Quand il arrivait, tout le monde était à table. Dix minutes plus tard, il posait sa serviette en damiers blanc et rouge et repartait, si grande était sa hâte de rejoindre à l'hôtel des Flandres ses amis, l'inspecteur principal des Finances, le président du Saint-Hubert, association de chasseurs, le directeur de la Caisse d'Épargne. Ces personnalités et d'autres encore avaient l'habitude de se réunir après le déjeuner non pas dans la salle du café, mais dans celle du restaurant, aux tables mêmes où, à d'autres heures, le personnel de l'hôtel prenait ses repas. C'était une faveur à laquelle ces messieurs tenaient beaucoup. Cependant que deux ou trois clients de passage, presque toujours des représentants de commerce, achevaient de déjeuner dans un craquement de noisettes, le petit groupe bavardait, plaisantait, jouait aux cartes.

Maître Testu, l'avoué dont la charge au su de tout le monde rapportait annuellement plus de quatre cent mille francs, n'était pas un membre fidèle du groupe. La fréquentation de la noblesse, ses rapports avec le marquis de Veille, le député de la circonscription, avec l'évêque du diocèse, avec le général commandant la région, enfin avec toute la société, le contraignaient, du moins le croyait-il, à garder ses distances. Mais il était trop habile pour encourir le reproche de fierté, pour paraître dédaigner fonctionnaires et commerçants et, de temps en temps, il s'astreignait à passer à l'hôtel des Flandres. En initié, il pénétrait immédiatement dans cette salle du restaurant où, à part le groupe dont nous venons de parler, n'avaient le droit de s'asseoir que les clients désirant prendre un repas. L'air y était enfumé. À travers les rideaux, on apercevait les voitures arrêtées le long du trottoir. Me Testu s'appliquait alors à tutoyer tout le monde. « Ne sommes-nous pas tous des enfants du même département ? » semblait-il dire. Et s'il ne jouait pas aux cartes, il n'en donnait pas moins des conseils.

Un jour pluvieux d'avril, M. Peignot eut la surprise agréable de trouver l'avoué installé au milieu du groupe. Nous disions agréable parce que le négociant quoiqu'il le cachât soigneusement, se sentait honoré par la présence d'un personnage aussi important.

- Comment vas-tu, Peignot ? lui demanda tout de suite Me Testu.

- Ça va. Et toi ?
- Pas mal. Je voulais justement te parler. As-tu un instant ?
- Quand tu voudras.

L'avoué fit signe à M. Peignot de se taire. Quatre joueurs étaient aux prises. Il ne fallait pas les déranger. Puis, profitant du brouhaha causé par la victoire de ceux qui, théoriquement, eussent dû perdre, il se leva, prit le négociant par le bras, l'entraîna vers une petite cheminée de marbre noir.

- J'ai reçu ce matin, la visite d'une cliente. Est-ce que ta maison de la rue des Cordeliers est toujours à louer ?
- Laquelle ?
- Celle qui est près de la poste.

M. Peignot était propriétaire de deux maisons sises rue des Cordeliers. La première était occupée par un capitaine de l'aéronautique, père de quatre enfants. La seconde était libre.

- Cela dépend, répondit le négociant.

Me Testu qui savait que son interlocuteur avait juré de ne plus jamais prendre d'officiers pour locataires, cela pour des raisons qu'il ne cherchait pas à connaître, lui apprit qu'il s'agissait d'une dame venant de Paris, Anglaise ou Américaine, très jolie, faisant de la peinture, qui désirait passer un an en province.

- C'est bien une maison meublée que veut cette dame ? demanda le négociant.
- Naturellement.
- Enfin, est-ce que tu as eu bonne impression ?

- Oui. Je lui ai parlé pendant dix minutes, c'est tout. Elle a évidemment un genre qui n'est pas celui de tout le monde.

Ce que Me Testu ne disait pas, c'était que, contrairement à son habitude, il n'avait posé aucune question à sa cliente, désireux qu'il avait été de ne pas faire figure, aux yeux d'une jolie femme, d'avoué retors et tatillon de comédie. Il avait étalé sans prudence ses maigres dossiers. Il n'avait même pas craint de faire certaines réserves non seulement sur les maisons qu'il avait proposées, mais sur leur propriétaire, se laissant aller à dire que l'un était un malhonnête homme, qu'un autre était intraitable, enfin qu'ils n'étaient jamais sortis de leur canton.

- Viens me voir à trois heures. La cliente sera là. Prends ta voiture. Si tu crois pouvoir traiter, tu la conduiras tout de suite rue des Cordeliers.

M. Peignot accepta de mauvaise grâce. On l'attendait dans plusieurs villages des environs. Il téléphona cependant pour annoncer qu'il était retenu et, comme le lui avait demandé l'avoué, se rendit à trois heures à l'étude. Dans la première pièce se tenaient quelques employés. Il y régnait cette atmosphère particulière aux études de province, faite de ce que le personnel respecte ce qui ne lui appartient pas. Le ciel s'était découvert et le soleil se répandait joyeusement sur les papiers. Par les fenêtres, on apercevait quelques branchages, si proches que, parfois, en touchant les vitres, ils faisaient un petit bruit de hanneton rencontrant un obstacle.

- Maître Testu est seul ? demanda M. Peignot au principal, la main déjà sur le bouton de la porte, comme si dans ce cas il n'eût pas hésité à entrer.

À ce moment, l'avoué parut.

- Entre, mon cher.

Le cabinet était sombre. De lourdes tentures de velours rouge pendaient sur les côtés des fenêtres. Le long d'un mur, se dressaient côte à côte plusieurs classeurs de taille différente. Entre les deux fenêtres, à la place la plus honorifique et la plus obscure de la pièce, un agrandissement photographique était accroché, celui d'un jeune sous-lieutenant, le fils unique de l'avoué, mort à la guerre.

- Mademoiselle, je vous présente monsieur Peignot, dit l'avoué à une jeune femme qui était assise près du bureau.

Le négociant s'arrêta net en claquant les talons, et tout en restant très droit, baissa la tête au point de toucher sa poitrine de son menton.

- Enchanté, mademoiselle, fit-il de la même voix forte qu'il eût prise pour parler à un autre homme.
- Mademoiselle Williams et moi, nous t'attendions, continua Me Testu.
- Il est juste trois heures, dit M. Peignot en tirant sa montre en or de sa poche et en la tournant vers l'avoué, puis vers la jeune femme.
- Je ne te reproche pas d'être en retard. Allons, cache cette montre.

Au sourire de Mlle Williams, M. Peignot comprit qu'il avait été un peu ridicule et que l'avoué en avait profité pour se faire passer pour plus fin qu'il n'était aux yeux de sa cliente. Il se mit à rire.

- Je suis un homme exact, que veux-tu ?
- C'est très bien. Il faut l'être dans les affaires, continua l'avoué en homme qui sait qu'ailleurs cela a moins d'importance.

Cependant que l'avoué s'efforçait d'écarter les tentures pour faire plus de jour, non en tirant sur la cordelette destinée à cet usage, mais en saisissant l'étoffe à pleines mains, M. Peignot s'était approché du bureau. Profitant de ce que la jeune femme suivait du regard les efforts de l'avoué, il l'observa du coin de l'œil. Deux choses le frappèrent tout de suite, la fourrure du manteau à laquelle il était incapable de donner un nom et l'état de la toque de feutre qu'elle portait, penchée sur l'oreille droite. Ce feutre ressemblait étrangement à celui de ce chapeau qu'il ne portait plus que pour aller à la chasse, parce que complètement déteint et déformé. Il fut pris de méfiance. Cette inconnue avait-elle vraiment les moyens de louer une maison aussi importante que celle de la rue des Cordeliers ? Une fois le bail signé, le premier terme réglé,

n'allait-il pas avoir des ennuis ? De quels moyens de contrainte userait-il si, par la suite, elle n'exécutait pas ses engagements ? Malgré ses craintes, il ne pouvait s'empêcher de trouver charmante cette jeune étrangère. Son aisance, son sourire, sa façon naïve de le regarder dans les yeux, lui avaient plu. Cette jeune femme semblait bien incapable de jouer la comédie. On sentait qu'elle ignorait tout des soucis matériels. C'était cette ignorance sans doute qui lui faisait mépriser les apparences et il se reprocha ses sombres pensées.

Me Testu s'était assis à son bureau.

- Voilà de quoi il s'agit, dit-il en s'accoudant et en croisant les doigts. Mademoiselle Williams, qui est artiste peintre, je crois...

La jeune fille baissa les yeux, eut un sourire indulgent. On devinait qu'à Paris des amis lui avaient parlé de la province française.

- ... désire se retirer, se recueillir, pour créer de nouvelles œuvres. Elle cherche une maison ayant un caractère particulier, une maison qui ne ressemble pas à ce que l'on rencontre ordinairement. J'ai pensé, mon cher Peignot, que ta maison de la rue des Cordeliers ferait l'affaire. Elle a du cachet. Il me semble qu'il n'y a qu'elle qui puisse plaire à Mademoiselle.
- Je comprends, je comprends. Mais je crains que mademoiselle ne trouve cette maison trop grande.
- Au contraire, je veux une très grande, très grande maison. Est-ce qu'il y a un puits dans le jardin ?
- Un puits ?
- Oui, un puits, un vrai puits.

M. Peignot savait très bien qu'il n'y avait pas de puits dans le jardin. Qu'une chose qu'il ne possédait pas, à laquelle d'ailleurs il n'avait jamais songé, fût justement ce qui était désiré, le frappa. L'homme qui a pris l'habitude de se considérer comme en

perpétuel état de siège éprouve malgré lui une déception quand on désire ce qu'il ne possède pas. Puis sa méfiance tombe.

- Il faudrait regarder. Je n'ai jamais pensé à ce détail, répondit-il comme si le petit jardin clos de mur était un parc si vaste qu'il ne l'avait pas encore exploré entièrement.
- Le mieux, mon cher Peignot, est que tu conduises mademoiselle rue des Cordeliers. Vous vous entendrez sur place.
- Alors, Mademoiselle, vous voulez habiter la province, dit peu après M. Peignot en cherchant la clé de la portière, car il fermait sa voiture, même pour acheter des cigarettes.
- Je ne sais pas.

Cette réponse surprit le négociant, mais pas aussi défavorablement qu'on eût pu le croire. Elle lui parut même une preuve d'honnêteté, car pour cet homme pratique, le fait de se déranger aussi ouvertement sans utilité certaine lui paraissait un indice de pureté d'intention. Mais, au même moment, ses yeux se portèrent sur une grosse bague d'argent noirci représentant une tête de sphinx. Cette bague comme le sac à main tressé, dont quelques lanières se défaisaient, comme le collier fait de morceaux d'ambre non façonnés, comme la manche décousue du manteau de fourrure, éveilla de nouveau ses soupçons. Cette femme ne jouait-elle pas la naïveté ? N'était-elle pas tout simplement une aventurière ?

- Voulez-vous entrer par l'autre portière ? dit-il sans se déranger pour l'ouvrir.

Il n'osait être galant ou ne pas l'être. Aussi, avait-il adopté l'attitude d'un homme pressé.

La visite de la maison dura plus d'une heure. À peine arrivé, M. Peignot avait ouvert les volets. Comme si lui-même s'était proposé de l'habiter, il avait déplacé certains objets, parlé de faire transporter un secrétaire d'une pièce dans une autre. Le fait de pénétrer dans une maison lui appartenant et où il n'était pas retourné depuis plus d'un mois, l'avait distrait de

ses craintes. « Tiens, je ne savais pas que ce vase était ici », avait-il dit. En un mot, il s'était acquitté de ses devoirs de propriétaire de la même manière que s'il avait fait visiter cette maison à une personne connue de tous dans la ville.

- C'est très amusant, avait dit à chaque instant la jeune fille. Mais le puits, où est-il ?

Cette question ramena M. Peignot à la réalité.

- Je croyais qu'il y en avait un, mais il n'y en a pas.
- Ah ! comme c'est dommage.
- Il y a l'eau partout.
- Ce n'est pas la même chose.
- Cette maison est à louer telle quelle. Si elle ne vous plaît pas...
- Elle me plaît beaucoup.

M. Peignot regarda la jeune fille avec moins de sévérité.

- Je crois, dit-il, que pour une personne qui veut se reposer, écrire, peindre, c'est l'idéal.
- Elle est parfaite. Más...

La jeune fille s'interrompit, hésitante.

- Je voudrais connaître vos conditions, reprit-elle finalement.

En gros propriétaire qui ne s'occupe pas de petits intérêts matériels, M. Peignot répondit :

- Oh ! moi, je tiens à rester en dehors. Il faut que vous vous adressiez à Me Testu. C'est lui qui règle toutes ces questions.

La soirée parut interminable au négociant. D'une part, il appréhendait de louer sa maison à une personne qu'il ne connaissait pas. De l'autre, il en mourait d'envie. Mademoiselle Williams lui était sympathique. Il imaginait déjà les relations cordiales qui pourraient s'établir entre elle et lui. Il se voyait reçu aimablement, parlant art et acceptant une tasse de thé, jouant le rôle d'un homme accessible à toutes les idées, à tous les genres de vie. Il sentait confusément qu'il représentait un monde inconnu aux yeux de la jeune fille et il se réjouissait déjà d'en montrer les solides qualités, d'affecter certains étonnements, de donner des conseils, d'opposer à ce qu'il devinait de bohème chez sa locataire son sens pratique, ses vertus d'honnête homme. Mais ce plaisir n'était pas assez fort pour compromettre une source de revenus. Quelles garanties de solvabilité lui offrait cette étrangère ?

Contre sa décision qui avait été d'attendre qu'on lui fît signe, il se rendit pourtant le lendemain chez Me Testu.

- Ah ! Je suis très content de te voir. J'allais te téléphoner. J'ai reçu la visite de Mlle Williams. Elle trouve ta maison charmante. Elle m'a demandé quelles étaient tes conditions. Je lui ai donné ton prix, enfin celui que payaient les précédents locataires. Elle n'y a rien trouvé à redire. La seule chose qu'elle m'a demandé, c'est si elle devait verser quelque chose d'avance. Je lui ai répondu que l'usage voulait qu'on réglât le premier terme à la signature de l'engagement. Cela l'embarrasse beaucoup. Elle désirerait régler ce premier trimestre à terme échu. Elle m'a prié d'insister auprès de toi pour que tu lui accordes cette faveur. Voilà où en est la situation. À toi de décider.

- C'est très ennuyeux, répondit M. Peignot.

C'était moins la faveur qui lui était demandée que la crainte des ennuis qu'il pourrait avoir par la suite qui le contrariait. Cette demande changeait donc à peine la situation.

- Qu'est-ce que tu ferais à ma place ? demanda-t-il à l'avoué.

- Oh ! je ne crois pas que tu risques grand-chose en acceptant. On voit bien que cette jeune fille appartient à une bonne famille, qu'elle a de la fortune, ou du moins que son entourage en a.

- Oui, oui, répondit M. Peignot qui voulait paraître connaître le monde aussi bien que Me Testu.
- Tu n'as qu'à lui demander des références. Tu verras bien à qui tu as affaire. Rien n'est plus simple.
- Tu as raison. En tout cas je peux réfléchir.
- Bien. Si elle revient, je lui dis que tu lui donneras la réponse toi-même.
- C'est cela.

Le surlendemain seulement, M. Peignot se rendit à l'hôtel Royal, sur la place du Château, où était descendue la jeune fille. Il connaissait le directeur. Après lui avoir parlé d'affaires, il lui demanda incidemment si Mademoiselle Williams était là.

- On va vous renseigner tout de suite, fit le directeur en sonnant, en appelant, en claquant des mains.

Ce brusque retour du directeur à sa fonction empêcha M. Peignot de poser les questions qu'il avait voulu faire en ami. Il s'assit dans le hall, prit un magazine qui traînait sur un guéridon d'osier. Pas plus qu'il y avait deux jours, il ne savait ce qu'il allait décider. Il était même encore plus perplexe à cause de Me Testu. En paraissant trouver naturel qu'il prît cette jeune fille pour locataire, l'avoué l'y obligeait en quelque sorte sous peine de faire figure de personnage sans finesse, incapable de discerner une jeune fille d'un modèle de Montparnasse. Mais, d'un autre côté, s'il était trompé, s'il avait des ennuis, si on se moquait de lui ?

Il était onze heures du matin. Le soleil réchauffait le carrelage froid du hall. Près de l'ascenseur, semblable à un boudoir avec sa banquette de velours rouge, ses glaces, ses fleurs, se tenait un groom vêtu d'un uniforme trop grand. De temps en temps, M. Peignot jetait un regard vers l'escalier. Soudain Mademoiselle Williams parut, souriante, descendant les marches en balançant les bras.

Tous deux pénétrèrent dans le salon et s'assirent sur un canapé. M. Peignot portait une serviette. Il la posa devant lui, sur un guéridon.

- Je ne vous dérange pas, Mademoiselle ?
- Non, Monsieur. Au contraire...
- Me Testu m'a fait part de votre désir de louer la maison que je vous ai fait visiter. Je voulais venir vous voir hier mais je n'ai pas eu le temps.

M. Peignot, qui n'aimait pas parler d'affaires sans faire face à son interlocuteur, se leva, alla chercher une chaise qu'il ramena par le dossier, dans un geste qui lui était familier.

- Excusez-moi, dit-il en se rasseyant.

Le négociant était grave. On sentait que sa préoccupation était d'impressionner la jeune fille de manière à empêcher les tractations de s'égarer dans le sentiment.

- Votre maison est vraiment charmante.
- Je suis très heureux qu'elle vous plaise, mais je serais encore plus heureux si nous pouvions trouver un terrain d'accord, car je dois vous dire tout de suite que la proposition que vous avez faite à Me Testu ne me convient pas du tout.
- Quelle proposition ? Je voudrais louer la maison. C'est tout.

M. Peignot sourit.

- À vous entendre, les choses sont d'une simplicité enfantine. On choisit une maison. On demande la clef au propriétaire et on s'installe. Voilà. À vous autres, artistes, qui vivez dans un monde idéal, cela semble tout naturel. Je comprends cela d'ailleurs. Malheureusement, il faut songer aussi à ses intérêts. Je m'excuse, mademoiselle, de vous poser une question indiscrete, mais je voudrais savoir si vous avez vraiment les ressources suffisantes pour vous installer ici. Cette maison est très grande. Son seul entretien exige déjà un revenu important. Il faut que vous ayez deux domestiques.

Est-ce que vous avez les moyens ? Cette maison, comme vous avez pu le constater, est dans un état parfait. Le mobilier, sans être de grand prix, a cependant une certaine valeur. Malgré le plaisir que j'aurais à vous avoir pour locataire, et je ne vous le cache pas, j'ai toujours pensé que ma maison convenait parfaitement à des gens comme vous, je ne peux pas vous la louer sans vous demander certaines garanties. La première de ces garanties, et vous reconnaîtrez avec moi qu'elle n'a rien de bien sévère, est le paiement d'un terme en entrant. Or, d'après ce que m'a dit Me Testu, vous ne voulez rien verser à la signature de l'engagement.

- Ce n'est pas exact. J'ai dit à Me Testu que ma mère, qui habite l'Angleterre, devait venir me rejoindre et qu'à ce moment je réglerai tout. Si vous voulez, je peux vous montrer la dernière lettre que j'ai reçue.
- Je comprends, je comprends très bien, dit avec douceur M. Peignot. Remarquez que je ne doute pas de vous. Mais nous autres, hommes d'affaires, nous ne pouvons rien faire sans des garanties.
- Voulez-vous que je monte chercher la lettre de ma mère ?
- Même cette lettre n'est pas une garantie, Mademoiselle. Supposez, par exemple, que Madame votre mère, pour une raison ou pour une autre, change d'avis, qu'elle ne veuille plus venir en France. Supposons le pire. Supposons que vous vous fâchiez avec Madame votre mère.
- Oh ! Monsieur !
- Oui, je sais, c'est impossible. Mais enfin, comment feriez-vous, dans ce cas, pour vous acquitter des engagements que vous aurez pris ?
- J'ai des amis. Je connais beaucoup de monde.

- Ces personnes ne peuvent pas vous donner ce dont vous avez besoin tout de suite ?
- Je n'ai aucune raison de leur demander quoi que ce soit.

Un père cherchant des excuses à son fils n'eût pas montré plus de patience que M. Peignot.

- Vous n'avez personne qui puisse répondre de vous ? Enfin, où habitiez-vous avant de venir ici ?
- À Paris, rue Notre-Dame-des-Champs.
- Chez des amis ?
- Non, à l'hôtel.

M. Peignot réfléchit un instant. On devinait qu'il y avait combat en lui. Il était placé entre la sympathie qu'il avait pour cette jeune fille, le désir qu'elle devint sa locataire et la crainte, non pas qu'elle ne tînt pas ses engagements, mais qu'elle ne fût pas la demoiselle de bonne famille qu'il imaginait. En réalité, toutes les questions qu'il lui avait posées, toutes les suggestions qu'il lui avait faites avaient moins été causées par le désir de savoir si elle était solvable que par celui de percer sa véritable condition sociale. La conversation qu'il venait d'avoir ne l'avait pas éclairée. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à y mettre fin. Comme on cherche une preuve d'innocence chez un être cher, il cherchait une preuve de bonne foi.

- Enfin, Mademoiselle, vous n'avez rien qui puisse me servir de garantie ?
- Je vous ai déjà dit que je pouvais vous donner la lettre de ma mère.

Les lèvres de M. Peignot se serrèrent. Il se leva, prit sa serviette, l'ouvrit, en tira l'engagement de location qu'il avait préparé. Sans dire un mot, il en modifia la clause concernant le paiement du premier trimestre, puis dit :

- Vous avez cette lettre sur vous ?

- Non, Monsieur.

- Voulez-vous la chercher ?

Quelques instants après, Mademoiselle Williams revenait avec la fameuse lettre à la main. Elle la tendit à M. Peignot. Il la prit, la parcourut rapidement, la glissa dans son portefeuille.

- Voulez-vous signer maintenant ?

Peu après, il tirait de sa poche les clés de la maison, les tendit à la jeune fille. Il s'était enfin résigné à courir le risque d'accepter une étrangère comme locataire. Mais de tels hommes ne sont pas beaux joueurs. On ne savait jamais. Cette lettre, bien qu'elle fût sans valeur juridique, pourrait peut-être servir.

ANNEXE 2: TEXTE CIBLE

El señor Peignot, negociante de vinos, vivía en una casa construida en tiempos de Napoleón III, situada en una calle contigua a la plaza del Mercado de las Hierbas, es decir, en el centro de la ciudad. Por culpa de sus hijos, se servía la comida muy temprano. Cuando llegaba, todo el mundo estaba en la mesa. Diez minutos más tarde, dejaba su servilleta de cuadros blancos y rojos y se marchaba, ansioso por reunirse en el Hotel de Flandres con sus amigos, el inspector jefe de Hacienda, el presidente de la asociación de cazadores de Saint-Hubert, el director de la Caja de Ahorros. Estas, y otras personalidades, tenían la costumbre de reunirse después del almuerzo no en la sala del café, sino en la del restaurante, en las mismas mesas donde, a otras horas, comía el personal del hotel. Era un favor que estos caballeros apreciaban mucho. Mientras que dos o tres clientes de paso, casi siempre vendedores, terminaban de almorzar al son del crepitar de las nueces, el pequeño grupo charlaba, bromeaba, jugaba a las cartas.

El letrado Testu, cuyo cargo, como todo el mundo sabía, aportaba más de cuatrocientos mil francos al año, no era un miembro fiel del grupo. Sus visitas a la nobleza, sus relaciones con el marqués de Veille, el diputado de la circunscripción, con el obispo de la diócesis, con el comandante general de la región, es decir con toda la alta sociedad, le obligaba, o al menos así lo creía él, a mantener las distancias. Pero era demasiado inteligente para incurrir en el reproche del orgullo, para parecer que despreciaba a funcionarios y comerciantes y, de vez en cuando, se obligaba a pasar por el Hotel de Flandres. Como conocedor, entraba inmediatamente en esa sala del restaurante donde, aparte del grupo que acabamos de mencionar, solo tenían derecho a sentarse los clientes que deseaban comer. El ambiente estaba lleno de humo. A través de las cortinas, se distinguían los coches aparcados a lo largo de la acera. El letrado Testu solía tutear a todo el mundo. “¿No somos todos hijos de la misma región?” parecía decir. Y si no jugaba a las cartas, tampoco dejaba de dar consejos.

Un día lluvioso de abril, el señor Peignot tuvo la agradable sorpresa de encontrar al procurador sentado en medio del grupo. Decíamos agradable porque el negociante, aunque lo ocultaba cuidadosamente, se sentía honrado por la presencia de una figura tan importante.

- ¿Cómo estás, Peignot? le preguntó inmediatamente el letrado Testu.
- Bien ¿Y tú?
- Aquí estamos. Solo quería hablar contigo. ¿Tienes un momento?
- Cuando quieras.

El procurador hizo una señal al señor Peignot para que se callara. Cuatro jugadores estaban jugando. No había que molestarlos. Y después, aprovechando el alboroto provocado por la victoria de aquellos que, teóricamente, deberían haber perdido, se levantó, tomó al negociante por el brazo, lo condujo hacia una pequeña chimenea de mármol negro.

- He recibido esta mañana la visita de una clienta. ¿Sigue en alquiler tu casa de la calle de los Cordeliers?
- ¿Cuál?
- La que está cerca de Correos.

El señor Peignot era propietario de dos casas situadas en la calle de los Cordeliers. La primera estaba ocupada por un capitán de aviación, padre de cuatro hijos. La segunda estaba libre.

- Eso depende, respondió el negociante.

El letrado Testu que sabía que su interlocutor había jurado no volver a tomar a oficiales como inquilinos, por razones que no se molestó en conocer, le informó de que se trataba de una mujer parisina, inglesa o americana, muy bonita, pintora, que quería pasar un año en provincias.

- ¿Es una casa amueblada lo que quiere esta mujer? preguntó el negociante.
- Naturalmente.
- Por lo menos, ¿Te ha causado una buena impresión?
- Sí. Le hablé durante diez minutos, eso es todo. Evidentemente es una clase de persona diferente a las demás.

Lo que el letrado Testu no decía, era que, a diferencia de lo habitual, no había hecho ninguna pregunta a su clienta, deseoso de no parecer, a ojos de una bella mujer, como un retorcido y

quisquilloso procurador de comedia. Había entregado sus escasos archivos sin miramientos. Incluso no había temido hacer ciertas reservas no solo sobre las casas que había propuesto, sino sobre sus propietarios, permitiéndose decir que uno era un hombre deshonesto, que el otro era intratable, y, finalmente, que nunca habían salido de sus cantones.

- Ven a verme a las tres. La clienta estará allí. Coge el coche. Si crees que puedes llegar a un acuerdo, la llevarás inmediatamente a la calle de los Cordeliers.

El señor Peignot aceptó de mala gana. Se le esperaba en varios pueblos de los alrededores. Sin embargo, llamó por teléfono para avisar que estaba ocupado y, como le había pedido el procurador, acudió a las tres al despacho. En la primera sala había algunos empleados. Reinaba esa atmósfera propia de los bufetes de provincias, en la que el personal respeta aquello que no le pertenece.

El cielo se había despejado y el sol se esparcía alegremente por los papeles. Por las ventanas, se percibían algunas ramas, tan cercanas que, a veces, tocando los cristales, hacían un pequeño ruido como el de un escarabajo que encuentra un obstáculo.

- ¿El letrado Testu está solo? preguntó el señor Peignot al director, con la mano ya en el pomo de la puerta, como si en ese caso no hubiera dudado en entrar.

En ese momento apareció el procurador.

- Entra, querido amigo.

El despacho estaba oscuro. A los lados de las ventanas colgaban cortinas pesadas de terciopelo rojo. A lo largo de la pared, había varios archivadores de diferentes tamaños uno al lado del otro. Entre las dos ventanas, en el lugar más distinguido y oscuro de la habitación, estaba colgada una ampliación fotográfica, la de un joven subteniente, hijo único del procurador, muerto durante la guerra.

- Señorita, le presento al señor Peignot, dijo el procurador a una mujer joven que estaba sentada cerca del escritorio.

El negociante se detuvo en seco poniéndose firme y, permaneciendo erguido, bajó la cabeza hasta tocar su barbilla con el pecho.

- Encantado, señorita, dijo con la misma voz grave que hubiese utilizado para dirigirse a otro hombre.
- La señorita Williams y yo te estábamos esperando, continuó el letrado Testu.
- Son justo las tres, dijo el señor Peignot sacando su reloj de oro del bolsillo y girándolo hacia el procurador, luego hacia la mujer.
- No te reprocho haber llegado tarde. Vamos, guárdalo.

Por la sonrisa de la señorita Williams, el señor Peignot entendió que había hecho un poco el ridículo y que el procurador había aprovechado para hacerse ver más refinado de lo que era a ojos de su clienta. Se echó a reír.

- Soy un hombre puntual, ¿Qué le voy a hacer?
- Está muy bien. Hay que serlo en los negocios, continuó el procurador como hombre que sabe que en otros lugares eso tiene menos importancia.

Mientras que el procurador se esforzaba en correr las cortinas para que hubiese más luz, no tirando de la cuerda prevista a ese fin, sino agarrando la tela con las manos, el señor Peignot se había aproximado al escritorio. Aprovechando que la joven seguía con la mirada los esfuerzos del procurador, la observó con el rabillo del ojo. Inmediatamente le sorprendieron dos cosas, la piel del abrigo, que no supo nombrar y el estado del sombrero de fieltro que llevaba, inclinado sobre la oreja derecha. Ese fieltro se parecía al de ese sombrero que no se ponía más que para ir de caza, porque estaba completamente desteñido y deformado. Desconfió. ¿Realmente, tenía esta desconocida los medios para alquilar una casa tan importante como la de la calle de los Cordeliers? Una vez firmado el contrato de alquiler y pagado el primer plazo, ¿No tendría problemas? ¿Qué medios de coacción usaría él si ella no cumplía después sus compromisos? A pesar de sus temores, no podía evitar encontrar encantadora a esta joven desconocida. Su naturalidad, su sonrisa, su forma ingenua de mirarle a los ojos, le habían gustado. Esta joven parecía muy incapaz de fingir. Se notaba

que no sabía nada de las preocupaciones materiales. Era, sin duda, esta ignorancia la que le hacía despreciar las apariencias y se reprochó sus oscuros pensamientos.

El letrado Testu se había sentado en su escritorio.

- Vamos a ver de qué se trata, dijo apoyando los codos en la mesa y entrelazando los dedos. La señorita Williams, que es pintora, creo...

La joven artista bajó la mirada, sonrió con indulgencia. Se notaba que en París los amigos le habían hablado de las provincias francesas.

- ...desea retirarse, recogerse, para crear obras nuevas. Busca una casa que tenga un carácter singular, una casa que no se parezca a lo que uno suele encontrar. He pensado, mi querido Peignot, que tu casa de la calle de los Cordeliers sería la indicada. Tiene estilo. Me parece que es la única que le puede gustar a la señorita.
- Ya veo, ya veo. Pero temo que la señorita encuentre esta casa muy grande.
- Al contrario, quiero una casa muy grande. ¿Hay un pozo en el jardín?
- ¿Un pozo?
- Si, un pozo, un pozo de verdad.

El señor Peignot sabía perfectamente que en el jardín no había ningún pozo. Le sorprendió que una cosa que no tenía, con la que ni de lejos había soñado, fuese justamente lo que deseaba. Quien tiene la costumbre de considerarse en perpetuo estado de sitio experimenta, a su pesar, una decepción cuando alguien desea lo que no posee. Entonces deja de desconfiar.

- Tendría que mirarlo. Nunca pensé en ese detalle, respondió como si el pequeño jardín cercado fuera un parque tan vasto que aún no lo había explorado por completo.
- Lo mejor, mi querido Peignot, es que lleves a la señorita a la calle de los Cordeliers. Os entenderéis mejor en el lugar.
- Así que, señorita, quiere vivir en provincias, dijo poco después el señor Peignot buscando la llave de la puerta, puesto que cerraba su coche hasta para comprar cigarrillos.

- No lo sé.

Esta respuesta sorprendió al negociante, pero no de forma tan negativa como se podría haber esperado. Le pareció incluso una prueba de honestidad, ya que, para este hombre práctico, el hecho de molestarse tan abiertamente sin ninguna finalidad le parecía una señal de buena intención. Pero, al mismo tiempo, sus ojos se posaron sobre un gran anillo de plata ennegrecida que representaba la cabeza de una esfinge. Este anillo, al igual que el bolso trenzado, del que se desprendían algunas correas, como el collar hecho con trozos de ámbar sin forma, así como la manga descosida del abrigo de piel, despertó de nuevo sus sospechas. ¿No estaba haciéndose la ingenua? ¿No era simplemente una aventurera?

- ¿Quiere entrar por la otra puerta? dijo sin molestarse para abrirla.

No se atrevía a ser galante o a no serlo. Así que, había adoptado la actitud de un hombre ocupado.

La visita a la casa duró más de una hora. Nada más llegar, el señor Peignot había abierto las persianas. Como si él mismo se hubiera propuesto habitarla, había movido algunos objetos, había hablado de llevar un escritorio de una habitación a la otra. El hecho de entrar a una casa que le pertenecía y a la que no había vuelto hacía más de un mes, le había distraído de sus temores. “Vaya, no sabía que ese jarrón estaba aquí”, dijo. En resumen, había cumplido con sus deberes de propietario de la misma manera que si hubiera mostrado esta casa a una persona conocida por todos en la ciudad.

- Es muy agradable, había dicho la joven todo el rato. Pero el pozo, ¿dónde está?

Esta pregunta devolvió al señor Peignot a la realidad.

- Creía que había uno, pero no lo hay.
- ¡Ah! Qué pena.
- Hay agua corriente.
- No es lo mismo.
- La casa se alquila tal cual. Si no le gusta...
- Me gusta mucho.

El señor Peignot miró a la joven con menos severidad.

- Creo, dijo, que para una persona que quiere descansar, escribir, pintar, es ideal. Es perfecta, pero...

La joven se interrumpió, dudando.

- Me gustaría conocer sus condiciones, retomó finalmente.

Como un gran propietario que no se preocupa por pequeños intereses materiales, el señor Peignot respondió:

- ¡Oh! Yo quiero mantenerme al margen. Tiene que dirigirse al letrado Testu. Él es quien resuelve todas estas cuestiones.

La noche le pareció interminable al negociante. Por un lado, le daba miedo alquilar su casa a una persona desconocida. Por otro lado, se moría de ganas de ello. La señorita Williams le parecía simpática. Ya se imaginaba las relaciones cordiales que podían establecerse entre ambos. Se veía a sí mismo siendo recibido amablemente, hablando de arte y aceptando una taza de té, desempeñando un papel de hombre accesible a todo tipo de ideas, a todas las formas de vida. Sentía de manera confusa que encarnaba un mundo desconocido a ojos de la joven y ya se alegraba de mostrarle sólidas cualidades, de simular ciertos asombros, de dar consejos, de oponer lo que adivinaba bohemio de su inquilina a su sentido práctico, sus virtudes de hombre honesto. Pero ese placer no era lo suficientemente fuerte como para comprometer una fuente de ingresos, ¿Qué garantías de solvencia le ofrecía esta desconocida?

En contra de su decisión de esperar a que le avisaran, se presentó al día siguiente en casa del letrado Testu.

- ¡Ah! Estoy muy contento de verte. Iba a llamarte por teléfono. Recibí la visita de la señorita Williams. Encuentra tu casa encantadora. Me preguntó cuáles eran tus condiciones. Le he dado tu precio, mejor dicho, el que pagaron los anteriores inquilinos. No encontró nada que objetar. Lo único que me preguntó es si debía pagar algo por adelantado. Le dije que era costumbre pagar el primer plazo cuando se firmaba el contrato. Eso la avergonzó mucho. Desearía pagar a plazo vencido. Me ha rogado que te insistiera para que le concedas este favor. Así estamos. Tú decides.
- Es muy complicado, respondió el señor Peignot.

No era tanto el favor que le había pedido como el miedo a los problemas que podría tener después lo que le perturbaba. Así pues, esta petición apenas cambiaba la situación.

- ¿Qué harías tú en mi lugar? le preguntó al procurador.
- ¡Oh! No creo que te arriesgues mucho aceptando. Está claro que la joven pertenece a una buena familia, que tiene una fortuna, o al menos, que la tiene su entorno.
- Si, si, respondió el señor Peignot que quería aparentar conocer el mundo tan bien como el letrado Testu.
- No tienes más que pedirle referencias. Verás con quién estás tratando. Es muy fácil.
- Tienes razón. De todas formas, puedo reflexionar sobre ello.
- Bien. Si vuelve, le diré que le darás la respuesta tú mismo.
- Eso es.

Solo dos días después, el señor Peignot fue al Hotel Royal, en la plaza del castillo, donde la joven se había alojado. Conocía al gerente. Después de hablarle de negocios, le preguntó como sin darle importancia si la señorita Williams estaba allí.

- Enseguida le informamos, dijo el director llamando al timbre y dando palmas.

El repentino regreso del gerente a sus funciones impidió al señor Peignot hacer las preguntas que le hubiese gustado hacer como amigo. Se sentó en el vestíbulo, cogió una revista que estaba sobre una mesa de mimbre. Hacía no más de dos días, no sabía qué iba a decidir. Estaba aún más desconcertado por culpa del letrado Testu. Al encontrar natural que tomase como inquilina a la joven, el procurador le obligaba a hacerlo, de alguna manera, so pena de parecer un personaje sin delicadeza, incapaz de discernir a una joven de un modelo de Montparnasse. Pero, por otro lado, ¿Y si le engañaba?, ¿Y si le metía en problemas?, ¿Y si se reían de él?

Eran las once de la mañana. El sol calentaba las baldosas frías del vestíbulo. Cerca del ascensor, parecido a un tocador con una banqueta de terciopelo rojo, sus espejos, sus flores,

se encontraba un botones vestido con un uniforme demasiado grande. De vez en cuando, el señor Peignot miraba hacia la escalera. De repente apareció la señorita Williams, sonriente, bajando las escaleras, balanceando los brazos.

Ambos entraron en el salón y se sentaron en un sofá. El señor Peignot llevaba una cartera. La colocó delante de ella, sobre una mesa.

- ¿Le molesto señorita?
- No, señor. Al contrario...
- El letrado Testu me ha comentado su deseo de alquilar la casa que le mostré. Me hubiera gustado haber venido a verla ayer pero no tuve tiempo.

El señor Peignot, al que no le gustaba hablar de negocios sin enfrentarse a su interlocutor, se levantó, fue a buscar una silla que trajo por el respaldo, en un gesto que le resultaba familiar.

- Discúlpeme, dijo sentándose de nuevo.

El negociante estaba serio. Se notaba que su preocupación era impresionar a la joven de manera que las negociaciones no se desviarán hacia los sentimientos.

- Su casa es realmente encantadora.
- Me alegro mucho de que le guste, pero sería aún más dichoso si pudiéramos ponernos de acuerdo, porque debo decirle en este momento que la propuesta que le hizo al letrado Testu no me conviene en absoluto.
- ¿Qué propuesta? Me gustaría alquilar la casa. Eso es todo.

El señor Peignot sonrió.

- Hace que parezca muy fácil. Se elige una casa. Se pide la llave al dueño y se instala. Y ya está. A ustedes, los artistas, que viven en un mundo ideal, les parece muy natural. Lo comprendo perfectamente. Desgraciadamente, hay que pensar también en los intereses. Perdóneme, señorita, por hacerle una pregunta indiscreta, pero me gustaría saber si usted tiene los recursos suficientes para instalarse aquí. Esta casa es muy grande. Sólo su mantenimiento exige unos ingresos importantes. Necesita dos

empleados. ¿Tiene usted los recursos suficientes? Esta casa, como ha podido constatar, está en perfecto estado. El mobiliario, sin ser costoso, tiene cierto valor. A pesar del placer que me daría tenerla de inquilina, y no se lo oculto pues siempre he pensado que mi casa era idónea para gente como usted, no puedo alquilarla sin pedirle ciertas garantías. La primera de las garantías, y estarás de acuerdo conmigo que no es muy estricta, es el pago del primer plazo con la entrega. Ahora bien, según lo que me ha dicho el letrado Testu, usted no quiere pagar nada al firmar el contrato.

- Eso no es del todo así. Le dije al letrado Testu que mi madre, que vive en Inglaterra, debía venir a reunirse conmigo y que, entonces, solucionaría todo. Si quiere, le puedo enseñar la última carta que he recibido.
- Entiendo, lo entiendo muy bien, dijo suavemente el señor Peignot. Fíjese que no dudo de usted. Pero nosotros, los hombres de negocios, no podemos hacer nada sin garantías.
- ¿Quiere que suba a buscar la carta de mi madre?
- Ni siquiera esa carta es una garantía, señorita. Suponga, por ejemplo, que su madre, por una razón u otra, cambia de parecer, y no quiere venir a Francia. Pongámonos en lo peor. Supongamos que se enfada con su madre.
- ¡Oh, señor!
- Si, lo sé, es imposible. Pero en ese caso, ¿Cómo haría usted para cumplir con los compromisos que ha contraído?
- Tengo amigos. Conozco a mucha gente.
- ¿Esas personas no pueden darle lo que necesita ahora?
- No tengo motivos para pedirles nada.

Un padre buscando excusas para su hijo no hubiera tenido tanta paciencia como el señor Peignot.

- ¿No tiene a nadie que pueda responder por usted?, ¿Dónde vivía usted antes de venir aquí?
- En París, en la calle Notre-Dame-des-Champs.
- ¿En casa de amigos ?
- No, en un hotel.

El señor Peignot reflexionó un momento. Se notaba que sufría una lucha interna. Estaba dividido entre la simpatía que sentía por esta joven, el deseo de que se convirtiera en su inquilina y el miedo, no de que no cumpliera sus compromisos, sino que de no fuera la señorita de buena familia que imaginaba. De hecho, todas las preguntas que le había formulado, todas las sugerencias que le había hecho habían sido causadas no tanto por el deseo de saber si era solvente como por el deseo de averiguar su verdadera condición social. La conversación que acababa de mantener no le había ayudado mucho. Sin embargo, no se decidió a ponerle fin. Al igual que se busca una prueba de inocencia en un ser querido, buscaba pruebas de buena fe.

- Por último, señorita, ¿No tiene nada que pueda servirme de garantía?
- Ya le he dicho que puedo enseñarle la carta de mi madre.

Los labios del señor Peignot se cerraron. Se levantó, cogió su cartera, la abrió, sacó el contrato de alquiler que había preparado. Sin decir palabra, modificó la cláusula relativa al pago del primer trimestre, después dijo:

- ¿Trae la carta con usted?
- No, señor.
- ¿Quiere ir a buscarla?

Unos momentos después, la señorita Williams volvió con la famosa carta en la mano. Se la entregó al señor Peignot. La cogió, la ojeó rápidamente, la introdujo en su portafolios.

- ¿Quiere firmar ahora?

Poco después, sacó de su bolsillo las llaves de la casa, se las entregó a la joven. Finalmente se había resignado a correr el riesgo de aceptar a una desconocida como inquilina. Pero tales

hombres no son buenos jugadores. Nunca se sabe. Esta carta, aunque no tuviese valor jurídico, quizás podría servir.